

Le Samedi

VOL. III — NO. 45

MONTREAL, 16 AVRIL 1892

PAR ANNEE, \$2.50.
LE NUMERO 5 Cts.

DÉFAUT D'ADRESSE



La grande sœur.—Vite, bébé, prie le bon Dieu pour ta maman et pour ton nouveau petit frère.

Bébé.—D'où il vient ce petit frère là ?

La grande sœur.—C'est un ange qui l'a apporté.

Bébé.—Pourquoi que maman n'a pas attrapé l'ange aussi ?

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et
les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE &
CIE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre àLA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 16 AVRIL 1892.

L'argent est un bon serviteur et un mauvais
maître.Il faut lire beaucoup, non pas pour *imiter*,
mais afin d'*éviter*.Il est plus rare d'être digne d'un conseil que
d'obtenir une louange.La timidité se compose du désir de plaire et
de la crainte de ne pas réussir.Le vieillard est un homme qui a diné et qui
regarde les autres manger.En fait d'éloges, il n'y a de sincères à nos yeux
que ceux que nous recevons.Souvent l'obligé oublie un bienfait parce que
le bienfaiteur s'en souvient.Civiliser les barbares, c'est leur porter des
vices qui les tuent et nous enrichissent.Celui qui vous enseigne à vous défier de tout
le monde vous invite à vous défier de lui.Les statistiques ne sont que de faux nez dont
les hypothèses s'affublent pour se déguiser en
vérité.La justesse d'une comparaison, et l'excellence
d'une plaisanterie ne se prouvent pas ; elles s'im-
posent.Avec la simplicité, on est à la hauteur de tou-
tes les situations de la vie ; sans elle, nous avons
l'air de nous reconnaître inférieurs à toutes.Les opinions ont leur temps, comme les modes,
et il faut le même courage pour professer celle
dont l'heure est passée que celle dont l'heure n'est
pas encore venue.

PROMENADE MÉLANCOLIQUE

J'ai parcouru seul les allées
Où je vous sentis près de moi,
Et j'ai retrouvé, plein d'émou,
Les routes par vos pas foulées.

Hélas ! si légers sont vos pas
Que, — comme ceux de l'hirondelle, —
Qui cherche leur trace fidèle,
Sur le sable, ne l'y voit pas.

Amoureux de tout ce que touche
Votre être subtil et charmant,
J'eusse voulu, — rien qu'un moment, —
A genoux y poser ma bouche :

Et pourtant, — ô chimère brève ! —
L'espoir furtif m'avait hanté
D'envelopper votre beauté
D'un amour aussi doux qu'un rêve ;

D'un amour à ces fleurs pareil,
Dont l'odeur enivrante et douce
Monte, discrète, de la mousse
Et qui se cachent du soleil ;

D'un amour dont l'humble mystère
Eût calmé mon cœur aux abois
Qui, dans les profondeurs du bois,
Vous cherche, en pleurant, solitaire !

ARMAND SYLVESTRE.

ARGUMENT CONTRE LES MAUVAIS ALCOOLS

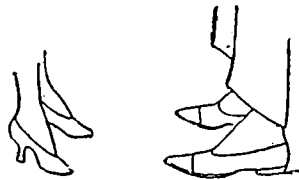
Un peu farceur ce barbier qui, rasant l'autre
jour un particulier, s'arrêta pour lui dire :

— Excusez-moi, monsieur, mais franchement,
vous ne devriez pas boire d'aussi mauvais whis-
key.

— Et pourquoi cela, s'il vous plaît, monsieur ?
dit l'individu tout étonné.

— Parce que votre souffle ébrèche mon rasoir,
et lorsque la boisson produit cet effet, je suis
porté à croire qu'elle n'est pas de première qualité.

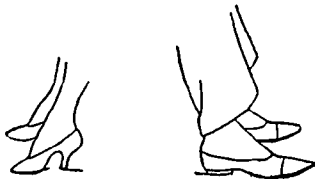
HISTOIRE SANS PAROLES



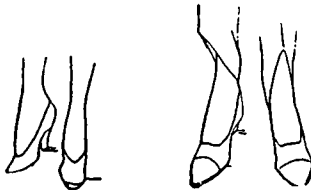
I



II



III



IV



V

Une petite querelle de ménage.

NOTES SUR LA MODE



Les chercheurs seront portés très bas cette année.

UNE HISTOIRE DE REVENANT

Un avocat et un évêque (pardon, l'évêque
aurait peut-être dû venir en premier lieu) devi-
sèrent ensemble, et voici quel était le sujet de
leur entretien :

— Je suis fermement convaincu, disait l'avocat,
de la réalité des apparitions nocturnes, car j'en
ai vu une.

— Vous-même, s'écria l'évêque. En vérité, vous
m'étonnez ! mais racontez-moi comment cela est
arrivé.

— Bien volontiers, fit l'avocat. C'était un soir,
entre onze heures et minuit. Je venais justement
de me mettre au lit et je commençais à sommeil-
ler, lorsque je fus tiré de cet état par un craque-
ment étrange, comme un bruit de bottes sur le
plancher. Il me semblait entendre marcher quel-
qu'un dans la maison. Des pas sourds et cadencés
se rapprochèrent peu à peu, mais avec lenteur
et précision, comme un soldat en marche. Les
pas s'arrêtèrent à la porte de ma chambre, j'eus
conscience qu'on pénétrait dans la chambre, et je
crus distinguer une ombre épaisse qui se reflétait
sur le lit, et je pressentis plutôt que je ne vis une
faible clarté jaunâtre qui vacillait partout.

D'abord je restai cloué sur mon lit, dans l'im-
possibilité de faire le moindre mouvement, mais
peu à peu le courage me revint. Je surmontai la
peur ; je retirai tout doucement le drap qui me
couvrait le visage et j'osai regarder devant moi.

— Puis, après ; s'écria l'évêque au comble de
l'excitation.

— Au milieu de la chambre, reprit lentement
l'avocat, se tenait un homme de haute stature et
bien pris. Il avait des yeux flamboyants et une
barbe épaisse. Il me dardait de grands yeux
phosphorescents qui semblaient vouloir lire mes
pensées les plus cachées. Il portait une capote
démensurément longue et une grande collerette.
Autour des reins était roulé un ceinturon de cuir
noir poli. D'une main, il portait une petite lan-
terne de forme étrange, d'où s'échappait comme
des éclairs fauves et qui faisaient sur le mur les
arabesques les plus étranges ; de l'autre, il tenait
un petit gourdin d'ébène, qui donnait la chair de
poule. Il se tenait là tout droit au milieu de la
chambre et me regardait.

Je lui dis à la fin :

— D'où viens-tu, ombre ? que me veux-tu ?

— Et que vous a-t-il répondu ? demanda l'é-
vêque de plus en plus ému, mais fixant en même
temps son interlocuteur, sur le visage duquel il
crut lire une expression tout-à-fait drôle.

— Il me répondit, ajouta l'avocat d'une voix
caverneuse, il me répondit... : " Je vous de-
mande pardon, monsieur, je suis de quart dans le
quartier. En faisant ma ronde habituelle, j'ai
trouvé votre porte ouverte et j'ai cru qu'il était
de mon devoir de vous en prévenir. Excusez-moi,
monsieur." C'était le gardien de nuit.

UNE CHANCE



La dame.—Ce monstre là, c'est Petrus Barbot, le grand artiste? L'avre homme! En a-t-il de la chance d'avoir au moins du talent!

PRIERE

Dans le cimetière aux murs blancs,
Où ne repose encor personne,
Ont poussé des blés opulents,
Et pour le pauvre, on y moissonne.

Seigneur, quelque jour dans ces murs,
On moissonnera pour vos granges;
Nos morts seront les épis mûrs,
Les moissonneurs seront vos anges.

Venus de votre ciel d'azur,
Ils feront la récolte humaine,
Gardant pour vous le froment pur
Et jetant la stérile graine.

Dans le cimetière aux murs blancs,
Faites, quand je serai dans l'herbe,
Qu'un de vos anges consolants
Me trouve assez mûr pour sa gerbe.

P. BLANCHEMAIN.

ENFIN

C'était à l'époque où la consternation était à son comble, nous étions en pleine panique. Les exploits de Jacques l'Eventreur, ses horribles méfaits, commençaient à être connus. On ne parlait que de cela, son nom était dans toutes les bouches et semait partout la terreur; les plus braves même avaient peur. C'est sur ces entrefaites qu'un ami, arrivé de la ville, me raconta l'histoire suivante :

—A l'arrivée du train, un cocher de fiacre m'offrit sa voiture que j'acceptai, un superbe carrosse bien fermé.

Il admit, en même temps, un étranger que je n'avais jamais vu. Ce dernier portait un sac de cuir. Nous étions seuls, bien renfermés, et il s'assit bien en face de moi. Il me regarda des pieds à la tête, puis ferma la portière. Je commençais à avoir peur et je me réfugiai de l'autre côté du siège.

Bientôt il changea également de place et vint de nouveau me faire vis-à-vis.

Il ferma l'autre portière, et soulevant son sac, il se mit à l'ouvrir lentement. Mais, ô horreur! Le sang me figea dans les veines. Tenant toujours ses grands yeux rivés sur moi, il retire lentement un grand coutelas et se met à l'aiguiser. Je me réfugiai de nouveau à l'autre bout du siège. D'un coup sec, il tranche la courroie qui maintenait la vitre et vint de nouveau s'asseoir en face de moi. Il coupe également la courroie de la seconde vitre.

Il ne fallait pas songer à ouvrir.

Toujours le formidable coutelas à la main, il

se retourne de mon côté. La peur me clouait sur place; une sueur froide m'inondait tout le corps; c'en était fait de moi. J'ai cru vraiment que ma dernière heure était sonnée.

Pour la première fois depuis son entrée, il entr'ouvre la bouche et d'une voix sifflante et avec des yeux flamboyants, il s'écrie :

—Dieu soit loué! j'ai enfin mis la main sur une paire de bretelles.

Et, avec le plus grand flegme, il remet le tout dans le sac de cuir noir.

POURSUIVI PAR LA CHANCE

Un individu, porteur d'une barbe formidable, traverse l'autre matin la rue St-Jacques et vient se blottir sous l'échelle, appuyée au reverbère.

Intrigué, un passant lui en demande la raison.

—Tout bonnement pour démontrer aux gens superstitieux la fausseté de leurs croyances, j'ouvre toujours mon parapluie avant de sortir de la

LE DIEU DE LA DISTRACTION



I
Journaliste au travail.—Hello! Quel est ce jeune inconnu?



II
—Mon polisson! Si tu viens encore me faire perdre mon temps!

UNE QUESTION D'AFFAIRES



Lui.—Madame, nous avons tous deux passé l'âge du roman. Je vous offrirai donc sans préambule mon cœur et ma main.

Elle.—Je suis de votre avis sur la question de roman. Votre cœur peut me convenir, si vous voulez m'apporter le montant du chèque que votre main peut signer.

maison et je me garde bien de regarder la lune pardessus l'épaule droite; j'ai fait main basse sur tous les miroirs à la maison, je fais partie du club des treize, et j'oblige ma femme, chaque fois qu'elle essuie la vaisselle, de jeter son torchon.

—Etes-vous ce que l'on peut appeler un veillard?

—Il m'arrive parfois d'avoir dans la barbe quelques graines d'anis, mais en somme, je n'ai pas à me plaindre.

—Qu'avez-vous au pied? On dirait que vous boîtez.

—Oh! ce n'est rien; je me suis enlevé, l'autre jour, en fendant du bois, l'ongle du gros orteil. Mais voyez si j'en ai eu de la chance! J'aurais pu me fendre le pied en deux, et je ne l'ai pas fait!

—Je vois qu'il vous manque deux doigts à la main gauche?

—En effet, je me suis trop rapproché d'une scie ronde, il y a deux ans, mais j'ai été assez chanceux pour n'y pas laisser le bras tout entier. La scie était en mouvement dans le temps et j'aurais pu y laisser un bras ou deux aussi bien que les deux doigts.

—Vous portez des lunettes: Avez-vous la vue faible?

—Oui, un peu faible comme vous dites. J'avais pourtant dans ma jeunesse de véritables yeux de Lynx. Malheureusement, un jour, je m'amusais à jouer avec une corne à poudre et imaginez-vous que cette satanée poudre a pris feu. Chose inouïe, je ne perdis pas tout-à-fait la vue, ce qui, cependant aurait bien pu m'arriver, sans ma veine habituelle.

—Vous avez une bosse dans le dos, êtes-vous né bossu?

—Mais pas du tout, il y a quelques années encore j'étais droit comme une flèche d'Eglise; mais un jour il me prit fantaisie de sauter sur un convoi de chemin fer en mouvement; le pied me glissa et je tombai entre les chars et le quai. Je reçus un choc terrible dans le dos, et ma vie fut plusieurs jours en danger. Je m'en réchappai tant bien que mal et tous les jours je remercie le bon Dieu de m'avoir fait naître avec la chance de ne pas tomber sous les roues.

—Mais d'où vous vient cette entaille à l'oreille?

—Un gros Bull-Dog me l'a enlevé lorsque je n'avais encore que treize ans. Ça été une rude affaire; mais tout de même je suis fierement content de n'être pas mort enragé. Ma vie n'est qu'une série de chances.

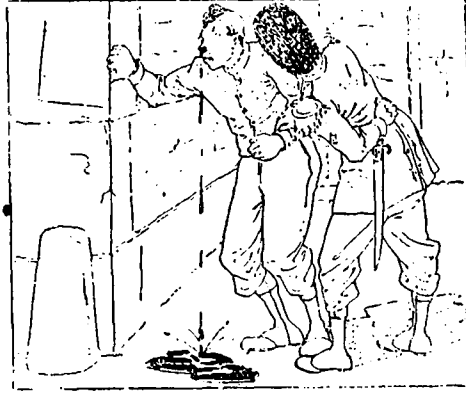
Ce disant, l'homme à la grosse barbe continua son chemin.

UN PETIT CORRECTIF



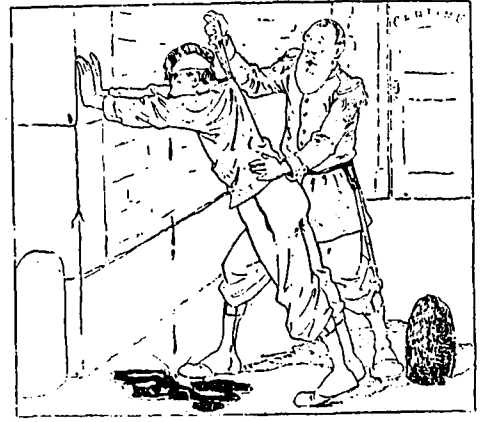
I

Le conscrit Pitichon ayant été, un beau matin, sans raison valable, pris d'un saignement de nez, le sappeur Camember s'approche, plein de sollicitude.



II

— Mais, mon garçon, t'as une fuite ! — Le major appelle ça d'un nom ture que je ne te dis pas, parce que tu ne comprendrais pas. Y a pas ! Faut arrêter ça !



III

— Je te vas mettre mon sabre dans le dos... là, maintenant ais douze fois de suite, sans te tromper : Abdéricaruna chatavaradapavara ehkitavaldaltach ! !



— Là ! c'est fait ! Seulement, tu sais, mon vieux, c'est pas fini !... Ainsi, j'ai un de mes bons amis qui s'a mis une fois à saigner du nez... comme toi...



— Eh, ben ! pas plus tard que le lendemain... il était mort ! ! C'est comme je te le dis.



— Ah ! j'avais oublié de te dire que la veille il avait reçu une balle dans la figure ! — (*Le Petit Français Illustré*).

LE PLAISIR DES CAMPS

Peu de gens s'imaginent le plaisir que l'on goûte parfois dans les camps. Certains sergents-instructeurs, qui ont blanchi dans le métier et qui sont habitués à rencontrer tous les jours des figures nouvelles, se font remarquer par la crânerie de leurs expressions qui sont souvent d'un comique achevé, bien qu'ils ne s'en doutent nullement. Le sergent Mac Namara faisait type à part.

Dans le régiment auquel j'avais l'honneur d'appartenir et dont j'étais, sans vantardise, le plus bel ornement, se trouvait une jeune recrue, timide à l'excès, douce comme un agneau, mais d'une gaucherie épatante. Les camarades l'appelaient Jimmie. Le vieux Mac tempêtait sans cesse à cause de lui, dans l'espoir de le rendre un jour plus apte au service. Pendant les exercices du printemps, nous eûmes, un matin, une rude épreuve à subir ; l'exercice se faisait au tir, à genoux. Comme tous les volontaires le savent, ce n'est guère amusant surtout sur un parquet dur. Aussi, lorsque l'ordre fut donné de discontinuer, les genoux du pauvre Jimmie, étaient passablement raides et il se servit de son arme comme point d'appui pour se relever.

Mac le surprit et ne manqua pas de l'apostropher.

— Mais voyez donc cet animal d'imbécile qui essaie de grimper au haut de son fusil. Par Jupiter ! tu vas me faire une heure d'exercice de plus.

C'est au cours d'un de ces exercices de tir, que notre capitaine fit preuve d'une véritable agilité de chat. Vieux troupier et toujours à cheval sur les principes, il ne se choquait jamais autant que lorsqu'il remarquait de la lenteur dans les mouvements.

Un soir que la ligne de front n'avait pas exé-

cuté avec assez de rapidité l'ordre qui lui avait été transmis, il s'écria hors de lui :

— Tas de fainéants ! pourquoi ne pas vous lever plus vite que ça ? Regardez-moi, qui suis un vieillard, comparé à vous autres jeunes imberbes, et cependant je puis vous en remontrer en fait de souplesse.

Ce disant, il se jette en effet sur le genou droit avec cette vivacité et cette aisance qui n'appartient qu'aux vieux troupiers. Mais à peine a-t-il mis le genou en terre, qu'il se relève comme poussé par un ressort électrique, en lançant un juron formidable. Inutile de dire si nous en avons fait gorges chaudes, ce qui n'était guère de nature à le calmer. Notre vieux commandant, pour surveiller l'exercice, était venu à cheval et oubliant qu'il avait encore ses éperons, il s'était tout bonnement laissé choir lourdement sur les pointes, en se mettant à genoux.

Un autre jour, une nouvelle recrue, Jack Simmons, se permit de critiquer dans les rangs un commandement du sergent-instructeur, et en riait avec ses voisins. Mal lui en pris ; car le vieux Mac le surprit sur le fait.

— Vieille toupie, s'écria-t-il, tu te permets d'ouvrir encore une fois ton énorme four ! Ah ! ce n'est pas toi, assurément, qui seras jamais en retard au déjeuner, car si tu donnes beau jeu à cette incomparable bouche, tu n'auras plus à te débarbouiller que le front et le menton.

Jack était un vrai dur à cuire ; les reproches et les quolibets ne le déconcertaient aucunement. Avec une effronterie sans pareille, il épaula son fusil et sortit des rangs. Rendu auprès de Mac, il se retourne et commande avec une rapidité étonnante, les seules manœuvres qu'il connaissait bien à fonds.

— Attention... Portez armes... Tournez sur la droite... Brisez rangs... Filez.

Aussitôt et avant que le vieux Mac fût ro-

venu de son ahurissement, ce fut une débandade générale. Les soldats se précipitent à travers champs comme de beaux diables, dans la direction des casernes, ravis d'avoir ainsi échappé à une corvée qui ne promettait rien de bon.

PAS BÊTE APRÈS TOUT

Un étranger à la tournure excentrique et muni d'une longue chevelure entre, l'autre jour, chez un de nos barbiers en renom.

— Voulez-vous m'ôter, dit-il, pour dix sous de cheveux ?

Le barbier lui fait la tonsure, en artiste qu'il est, le peigne et le brosse à la dernière mode.

— Avez-vous déjà fini ? demande le client.

— Oui, monsieur, répond le barbier, en faisant un de ses plus gracieux saluts : " Veuillez vous examiner dans cette glace."

— Très bien, bonjour.

— Mais, monsieur. Les dix sous !

— Comment, les dix sous ! Ne vous ai-je pas demandé de m'ôter pour dix sous de cheveux ? Les voilà mes cheveux ! Je vous les laisse. Il n'y a rien de mesquin chez moi.

UN OISEAU DE PASSAGE

Napoléon Ier voulant embarrasser un préfet, qui passait pour un homme hors ligne, lui dit :

— Combien d'habitants, monsieur le préfet ?

— Tant, Sire.

— Combien d'impôts ?

— Tant, Sire.

— Combien de soldats ?

— Tant, Sire.

— La récolte de combien ?

— De tant, Sire.

L'Empereur voyant qu'il ne pouvait le prendre, lui demande :

— Combien d'oiseaux de passage, aujourd'hui ?

— Un seul, Sire : un aigle !

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens)

Le marquis de Calinaux avait dans sa serre des citrouilles magnifiques. Malheureusement les dernières gelées les ont fortement éprouvées.

Comme il faisait parade de ses cucurbitacés, hier, devant quelques amis :

—Mais elles sont mortes, vos citrouilles ! observa l'un d'eux.

—Que voulez-vous, soupira l'ineffable marquis, nous sommes tous mortels !

La classe des petites.

—Pourriez-vous, Mademoiselle Suzanne, m'indiquer l'animal dont la fourrure est la plus chaude ?

Mlle Suzanne, après un long temps de réflexion :

—Le boa, M'sieu !

Toujours les coquilles.

On peut lire au premier étage d'une maison de la rue de la Paix, ceci :

"M. Z..., médecin, risible tous les jours, de neuf à onze heures."

Calino, qui vient de s'engager, va prendre congé de son oncle.

—Et dans quel régiment t'es-tu engagé ? lui dit celui-ci.

—Dans le 16e de ligne ; mon père est au 15e, de cette façon je serai tout près de lui.

Pensée d'un géographe tintamaresque :

"Les deux départements préférés des malheureux, c'est : l'Aube, Aisne."

On parlait hier de mariage dans un salon, et on supputait l'importance de quelques dots.

—De mon temps, dit la bonne marquise de C..., on se contentait des espérances ; mais, aujourd'hui, il faut que la dot soit en rentes et les parents en terre...

A propos de duels, M. Aurélien Scholl rappelle dans le *Matin* cette fin de procès verbal, bien digne de passer à la postérité :

Conformément aux dispositions arrêtées, les adversaires se sont rencontrés au Vesinet. Deux balles ont été échangées sans résultat, comme il avait été convenu.

Boireau se présente chez un oculiste célèbre.

—Monsieur, je viens vous consulter parce que j'ai un œil...

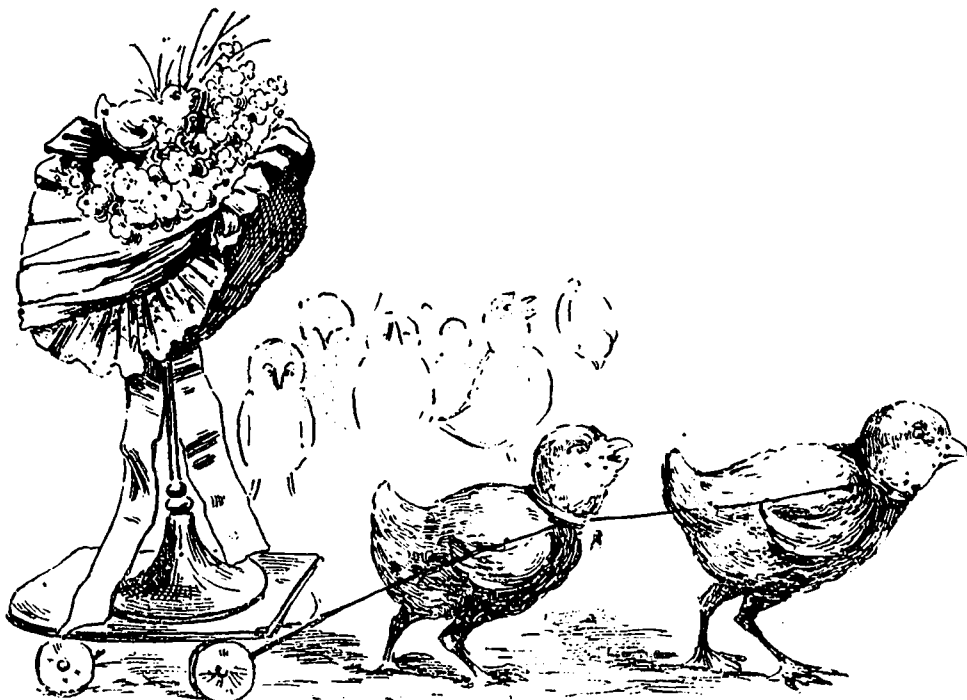
—Prenez place sur ce tabouret, Monsieur, nous allons examiner.

Boireau s'assied aussitôt et se met tranquillement à se déchausser.

—Que faites-vous, s'écrie le spécialiste stupéfait.

—...Mais oui, j'ai un œil-de-perdrix !

LES ŒUFS DE PAQUES



UNE BELLE COUVÉE

A la Bourse :

—Tu sais que ce pauvre Edouard vient d'être arrêté pour l'affaire des Bitumes de la Judée ?

—Bah ! comment, un garçon qui prenait si bien les intérêts des actionnaires !

—C'est possible ; malheureusement, il prenait aussi leur capital.

Dans un bureau de poste, une brave femme vient toucher un mandat.

—Avez-vous des pièces pour justifier de votre identité ? demande l'employé.

—Oui, Monsieur, répond la destinataire du mandat, en ouvrant son porte-monnaie, j'ai quatre pièces de un franc et une pièce de cent sous.

En classe :

—Retranchez 20 de 20. Que reste-t-il ?

—!!!

—Vous ne comprenez pas ! Tenez, si vous avez 20 sous et que vous les perdiez, que reste-t-il dans votre poche !

—Un trou, M'sieu.

Un matelot tire de l'eau un cordage qu'il enroule au fur et à mesure ; l'opération dure déjà depuis un bon moment.

—L'autre bout n'arrivera donc jamais ? dit-il impatienté.

—Je crois bien qu'il n'arrivera jamais, dit Calino qui le regarde faire ; on l'a coupé ce matin.

Dans une baraque de saltimbanques.

Une énorme femme à barbe trône dans un coin ; à ses pieds une fillette, une sébile à la main, reçoit les offrandes.

—Dis donc, fillette, demande un spectateur, cette femme à barbe est ta mère ?

—Non M'sieu, c'est mon papa.

Quelques pensées cueillies sur l'album de M. Calino :

"Pour prendre la défense des éléphants, il faut d'abord les attaquer."

"Comme parfum, je préfère la pêche... à la morue."

On discutait devant Kelfumiste la date de quelques inventions célèbres.

"Il est certain, dit quelqu'un, que les fenêtres garnies de vitres ne datent guère que du XVe siècle.

—Vous devez faire erreur, répond Kelfumiste, car il me semble bien que, dans les siècles précédents, il est déjà question des croisés !

Plaisanterie macabre, entre anarchistes :

—Où dînes-tu, ce soir ?

—Chez Petiau, à treize sous ! Et toi ?

—Moi, je dynamite !

M. de Calineaux, qui prétend être un homme et a de vagues aspirations vers la députation, a pris l'habitude de lire le *Journal officiel*.

Au milieu de l'une de ses dernières lectures il se frappe tout à coup le front et s'écrie :

—C'est drôle, voilà trois jours que je lis avec attention la discussion sur les prud'hommes et pas une seule fois le nom de Joseph n'a été prononcé.

Soirée de famille :

Une jeune prodige exécute sur le piano une symphonie non moins militaire que pastorale.

Les parents se pâment d'admiration :

—Hein ! s'écrie la tante—un peu sourde—en s'adressant à son voisin, est-ce assez joli ? Comme c'est ça ! Comme c'est rendu ! On entend le bruit des soldats et des laboureurs qui s'éloignent...

—Ah ! fait le voisin. S'ils pouvaient seulement emporter le piano !

Le comble de l'illusion pour un oiseau :

Faire son nid dans un buisson d'écrevisses.

On joue au jeu des questions :

—Qu'est ce qui sépare le rire des larmes ?

Un mystificateur, simplement :

—Le nez !

LE CHIEN DE CHASSE FIDÈLE



Un chien de vingt louis et un chasseur de vingt centins.



Le coup de la queue.



Le pauvre animal se crut, néanmoins, obligé de la rapporter à son maître.

—Jeanne, si l'horloge sonnait quatorze coups, quelle heure serait-il ?
 —Deux heures, p'pa.
 —Et toi, Ernest ?
 —Ce serait l'heure de réparer la patraque, p'pa.

A la caserne :
 —Fusilier Mastic, on me répète que vous vous êtes permis de faire ma caricature !
 —Mais, capitaine !
 —Suffit ! huit jours de salle de police !
 —Oh ! capitaine !
 —Pourtant ! si vous faites la binette du colonel, je lève la punition.

Au Grand-Café, rue Nationale :
 Un consommateur anglais. — Gâçon ! gâçon !... gâçon !...
 Les garçons occupés ailleurs ne répondent pas.
 L'Anglais, étonné de rester sans réponse, consulte alors son dictionnaire au mot garçon et fier d'avoir trouvé, s'écrie :
 —Célibataire !... célibataire !...

Examen dans un lycée de jeunes filles ?
 —Mademoiselle, pourriez-vous me dire ce que, dans l'ancienne Rome, on entendait par le prétoire ?
 La candidate, souriant d'un air dégagé :
 —Oh ! Monsieur, c'est bien simple, et son nom l'indique surabondamment. C'était le mont-de-piété des Romains.

Gascons et Marseillais.
 Ils sont plusieurs qui discutent sur la longévité.
 —Moi, dit l'un, j'ai un oncle qui est mort à 105 ans !
 —Peuh ! mon grand-père est mort à 115 ans !
 —Oh ! la ! la ! mon grand-oncle paternel n'a dépassé qu'à 145 ans !
 Un des Marseillais, véritablement humilié :
 —Eh bien ! moi, Messieurs, dans ma famille personne n'est encore mort.

Deux jeunes mariés s'arrêtent devant l'étalage d'un bazar.
 —Je désirerais choisir une canne, demande le marié à l'employé.

—Une canne ! hurle aussitôt le commis. Voyez articles de ménage !

Rue Lamartine aperçu l'enseigne suivante :

Mme veuve Gougenheimer garde les matelos et les enfants.

La cardeuse est évidemment originaire d'outre-Vosges.

La dernière de Kelfumiste :

On annonce un vol considérable de sauterelles en Algérie :
 —Encore un vol, s'écrie l'illustre gâteux ; alors à quoi sert donc notre police coloniale ?

LE SILENCE EST D'OR

Lui.—Je me propose de te faire cadeau d'une douzaine de cuillères à thé pour le jour de ta fête. Comment les préfères-tu, d'or ou d'argent ?
Silence de la dame.

—Eh bien ! que préfères-tu ?
Pas de réponse.

—Mais pourquoi ne me réponds-tu pas ? Je te demandes ce que tu aimes le mieux de l'or ou de l'argent ?

Elle.—Mais, grand nigaud, ne sais-tu pas que si la parole est d'argent le silence est d'or ?

LES PÉRIPIÉTIES DE LA VIE D'ÉTUDIANT



Le père Brabançon arrivant sans être attendu dans la chambre de son fils.—Ça me fait plaisir, mon garçon, de te voir à l'ouvrage. Tiens, je vais te donner congé ce soir. Nous allons causer quelques petites heures ensemble.

FABLE EXPRESS

LE VOLEUR ET L'AMATEUR DE CHIENS

Un jour un malfaiteur vola
 Un setter extraordinaire.
 Un chasseur veinard l'acheta
 Vingt francs ; ce fut là riche affaire.
 "N'en parlez pas, dit le voleur,
 Car je crains la gendarmerie.
 —C'est bon, riposta l'amateur,
 Ne craignez rien, je vous en prie ;
 Ce setter est trop à mon gré,
 Je dois me taire et me tairai."

MORALITÉ :

Une belle occasion de setter.

LUCIEN HUBERT.

THÉÂTRE-ROYAL

Le public se rend en foule chaque soir pour entendre Pete Baker et son excellente troupe dans "The Emigrant," jolie comédie-vaudeville intéressante et émouvante au possible ; les représentations de l'après-midi attirent aussi une foule nombreuse.

Cette pièce renferme des scènes à effet qui ont été fort applaudies, de même que la danse en sabot et la sérénade de Pete Baker. Ce dernier joue avec beaucoup de goût et de talent dans le rôle double de "Ludovic von Vinkelsteinhausenblauser" et de "Frederica." M. Billy Kennedy, dans "Dennis McGraw," fait rire aux larmes tout l'auditoire. Mlle Viva Walters, "Agnes," est très sympathique. Luella Shirley, "Katie," charmante enfant de 4 ans, est merveilleuse d'aplomb. Les autres acteurs s'acquittent aussi très bien de leur tâche.

Le public ne ménage pas ses applaudissements, et continuera toute la semaine à aller entendre "The Emigrant."

Dernières représentations, samedi après-midi et samedi soir.
 La semaine prochaine, la célèbre troupe "William's Own Speciality Company," jouera à ce théâtre.

LES POIGNÉES DE MAIN

Les poignées de main sont d'une mode peu ancienne, importée de l'Angleterre et contre laquelle il n'y a rien à dire. Mais pour savoir se conformer à cet usage convenablement et à propos, il faut avoir un certain tact dont les imbéciles ne sont pas doués.

Au lieu de s'incliner et de disparaître discrètement, un jeune sot, avant de sortir de votre salon, s'avance au milieu du cercle, interrompt la conversation, va droit au maître ou à la maîtresse de la maison, s'empare de sa main qu'il serre dans la sienne, en fait autant à toutes les personnes présentes, même à celle d'un rang élevé, dont son père ou son aïeul ont peut-être raccommo-
 les chaussures.

Et il s'en va tout fier de sa politesse et de son savoir-vivre. Lorsqu'il était enfant, sa maman lui a appris à donner sa petite main à la société. Maintenant qu'il a une barbe de bouc, il continue ; il donne la patte !

UN ARRANGEMENT A L'AMIABLE



Grippeson.—Régions. Je vous dois un louis, vous m'en devez cinq... et...
Duval paic.—Si vous me devez un louis, payez-moi. Si je vous dois... eh bien..., voilà ce que c'est.



LE ROMAN ET LA RÉALITÉ



I

Adolphe qui vient de la laisser à l'esprit dans les nuages. Un ange! La poésie même!

II

Comme question de fait, elle s'était empressée de descendre à la cuisine pour gruger autour d'un os.

BOUILLIE POUR LES CHATS

Nous recevons l'épigramme suivante qui, quoique datant de 1823, est encore d'actualité; ceux qu'elle vise se refusant toujours à rajeunir:

Hier au Temple de Thémis
On discutait sans rien conclure.
Un chat vint sur les fleurs de lis
Étaler sa blanche fourrure.
Oh! oh! dit un des magistrats,
Ce chat prend-il la compagnie
Pour conseil tenu par les rats?
—Non, répond son voisin tout bas,
Mais il vient flâner la bouillie
Que l'on fait ici pour les chats.

Ne dirait-on pas qu'elle est née d'hier?

MÉCONNUE

(Pour le SAMEDI)

Quand la mère mourut, ce fut pour lui une révélation.

I

Jusqu'alors lui, le père, n'avait pas compris de quelle nature aimante était sa fille, n'avait pas soupçonné le trésor de tendresse qu'il y avait en elle. Aussi, s'il avait pour elle l'affection que tout honnête homme doit à ses enfants—de quelque âge et de quelque caractère qu'ils soient—, il ne l'aimait pas avec l'idolâtrie coutumière d'un vieux père pour une petite fille, son unique enfant. D'ailleurs, soit dit à l'excuse du père, il y avait de sa part, au sujet de sa fille, méprise mais non prévention. Voici, en effet, comment il l'avait méconnue:

Le souci des affaires, ce désastreux dérivatif des affections familiales, n'avait pas permis au père de garder chez lui sa fille et la mère avait dû conduire sa fille dans une pension. Ses rares et courtes vacances, Madeleine venait les passer à la maison paternelle. Mais là, en présence de ce père qu'elle voyait si peu souvent, elle était trop gênée pour se montrer expansive de tendresse, et le père, prenant sa timidité pour de la froideur, méconnaissait de plus en plus sa fille.

Seule, la mère, qui se trouvait bien plus souvent avec elle, allant la voir à la pension, ne s'était pas méprise sur le caractère de Madeleine. Celle-ci, se sentant comprise, se montrait plus expansive... et c'est ainsi que, pour la mère comme pour la fille, les heures passées ensemble au parloir furent de bien grands moments de bonheur.

Il en était ainsi, quand la mère tomba malade soudainement et si gravement que le père n'hésita pas à retirer Madeleine de sa pension pour la garder à la maison, au chevet de sa mère. Mais à peine y fut-elle, sa douleur prit un tel caractère d'exaltation que les médecins durent conseiller au père d'éloigner sa fille de la chambre de la malade: au nom de sa santé, il fut défendu à Madeleine de veiller sa mère agonisante.

Or, ce fut justement une nuit que le dénoue-

ment fatal, redouté d'heure en heure depuis plusieurs jours, arriva.

A ce moment, Madeleine qui, l'oreille aux aguets, se consumait dans une désespérante anxiété, comprit aux allées et venues des gens de la maison que tout était fini. Alors, le corps secoué par des sanglots convulsifs, elle se laissa tomber, pâmée de douleur, sur

son Prie Dieu, couvrant de ses mains sa joue baignée de larmes.

A ce moment, le malheureux père, fou de douleur au point de ne pouvoir trouver une larme, entra dans la chambre où il croyait avoir à éveiller Madeleine pour lui apprendre le coup qui les frappait. Mais quand, ouvrant la porte, il trouva, à cette heure de la nuit, sa fille veillant et en proie à un tel désespoir, alors il comprit combien il l'avait méconnue! Une réaction salutaire se fit en lui, il pleura: puis, serrant doucement dans ses bras son enfant, il lui murmura doucement: "Pardou."—Et c'est ainsi que la mort de la mère fut pour lui une révélation.

II

Dès lors, ce fut une autre et nouvelle vie pour Madeleine et son père: elle, divinement heureuse de se sentir entourée de cette chaude affection paternelle dont avait été sevrée son enfance; lui, ivre du bonheur d'avoir enfin compris et retrouvé sa fille. Aussi, n'était le douloureux souvenir de la morte, leur vie à eux deux s'écoulait parfaitement heureuse, heureuse de ce bonheur intense, calme et profond à la fois qui caractérise les joies de la famille. Et ils vécurent ainsi cinq ans...

Madeleine venait d'avoir ses dix-sept ans quand une maladie indéfinissable de longueur vint la saisir. Le père, qu'affolaient les ravages mystérieux de ce mal subit, songea à adjoindre en consultation deux des plus célèbres médecins du jour à son vieil ami, le médecin de la famille. Celui-ci, consulté, répondit: "La Faculté ne peut rien pour ta fille: ne vas pas croire, d'après ce que je te dis là qu'elle est perdue. Non, mais c'est que sa maladie n'est pas l'affaire d'un médecin. La guérison dépend uniquement de toi, de toi la cause du mal dont elle se meurt, ô père barbare." De tout cela, le père n'entendit qu'une chose: c'est qu'on le rendait, lui, coupable de la maladie de sa fille! c'est-à-dire qu'il ne comprit pas. Ce que voyant, le médecin reprit: "Allons, je le vois, tu n'as péché que par ignorance: ce n'est pas un père barbare que tu as été, mon pauvre ami, mais un père bien aveugle. Comment tu n'as pas compris que c'est un secret chagrin qui mine ainsi lentement la vie de ta fille! Et maintenant, tu ne devines pas la nature de ce chagrin? Mais ne sais-tu donc pas qu'à dix-sept ans, on peut très bien mourir d'amour!" Le médecin partit, laissant le père sous le coup de cette révélation inattendue.

L'effet des paroles de son vieil ami fut grand sur l'esprit du père. Ainsi sa fille aimait quelqu'un..., un étranger à la famille l'avait deviné tout de suite, et lui, le père, dont la plus grande joie eût été de voir sa fille heureuse, il n'avait rien vu, rien compris! et Madeleine, pronant son silence pour une désapprobation, un refus anti-

cipé, se mourait de désespoir... Pourtant, quand il essayait d'y songer froidement, de se raisonner un peu, il ne voyait pas le jeune homme qui, dans leurs très restreintes relations, eût pu toucher le cœur de Madeleine, le jeune homme dont Madeleine lui avait parlé avec cet accent qui l'eût éclairé sur ses sentiments. Mais que cela prouvait-il? sinon son aveuglement, puisque le docteur, qui se connaissait mieux que lui (en sa qualité de confesseur de bien des malades) en affaires de cœur, l'avait dit.

Mais enfin, heureusement, tout n'était pas perdu: il était encore temps pour lui de réparer son funeste aveuglement. Il allait s'expliquer avec sa fille, lui faire dire qui elle aimait et alors, quel qu'il soit cet aimé, il l'accepterait comme gendre, car, ainsi, il sauverait sa fille bien-aimée!

Et aussitôt, le père résolut d'avoir avec sa fille l'entretien dont dépendait sa vie. Doucement, discrètement, comme l'eût fait une mère, il provoquait par son accent d'affectueuse câlinerie les confidences de sa fille. Et il était là, auprès de son lit, lui tenant les mains, l'adjuvant les larmes dans la voix...

Mais Madeleine, pour toute réponse, enveloppant d'un seul regard d'ineffable amour le visage de son père et un portrait de sa mère qu'elle tenait à la main dans un médaillon, murmura: "mes seules amours!" et elle rendit à Dieu son âme immaculée

JULES BONGRAND, Paris.

UNE RECETTE PAR NUMÉRO

LES ONGLES INCARNÉS

Ne vous est-il jamais arrivé, ami lecteur, d'avoir eu à souffrir d'ongles incarnés? Cette infirmité, qui est très douloureuse, peut être heureusement guérie, si nous en croyons un éminent docteur, qui, dans ce cas, recommande un traitement simple et nouveau et en même temps excellent pour l'incarnation de l'ongle dans l'orteil:

On applique chaude une solution de 40 0/0 de potasse sur la portion de l'ongle qui doit être enlevée; au bout de quelques secondes, la couche supérieure de l'ongle est devenue si molle, qu'elle peut être raclée avec un morceau de verre; on mouille alors la couche suivante avec la même solution et on la racle.

On doit répéter l'opération jusqu'à ce que la portion qui reste soit mince comme une feuille de papier; on prend cette portion avec une petite pince, on la sépare des parties molles sous-jacentes et on la coupe.

Cette opération ne demande pas plus d'une demi-heure: elle n'est pas douloureuse et ne fait pas saigner.

UNE INSULTE



Charles.—Que la vie est amère! Colotard, le tailleur, a mis mon compte en vente.

Elise.—Un de tes ennemis l'a acheté, je suppose?

Charles.—Père que cela: pas un n'a voulu faire une offre!

OMBRES CHINOISES



I
LE NAÏF.



II
L'HOMME DE PEINE.



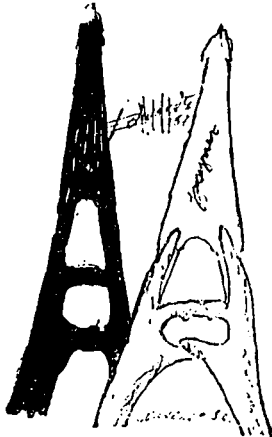
III
(Avec un chapeau et une bouteille en carton.)
PETIT BONHOMME VIT ENCORE.



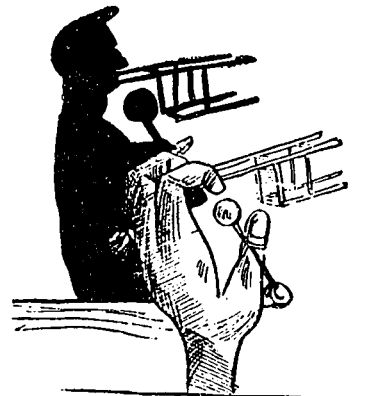
IV
(Le chapeau l'ariron et le bateau en carton.)
LE BATELLIER.



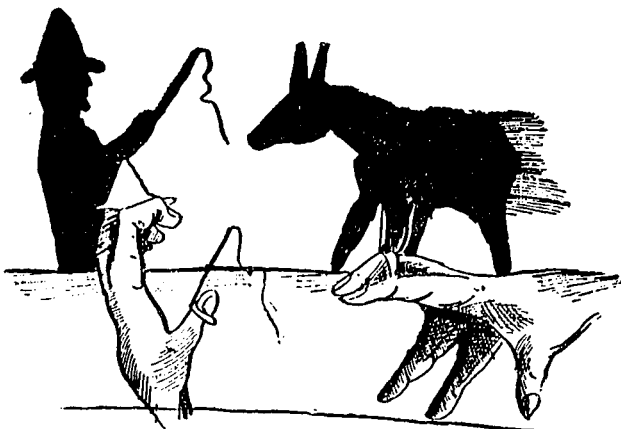
V
LE VIEUX MADRÉ.



VI
(Le sommet en papier.)
LE TOUR EIFFEL.



VII
(Chaise avec des pailles ou des allumettes.)
LE TOUR DE FORCE.



VIII
(Orcilles, chapeau et jonet avec du papier.)
L'ANE SAVANT.



IX
(Accessoires avec du papier.)
LE MAGIÇTEN.



X
LE POMPIER.

UNE PETITE PIE

—Il était une fois...
—Un roi et une reine ?
—Non ; il n'y en a plus, ils sont tous malades.
Il y avait une fois, dans un beau magasin de la rue de la Verrerie, une chatte qui s'appelait Boulette.
—Pourquoi qu'elle s'appelait Boulette ?
—Parce qu'on lui lançait des boulettes de papier et qu'elle aimait à les faire rouler sous ses pattes pour courir après...
—Tu m'en lanceras à moi, dis ?
—Oui ; mais écoute... Boulette eut des petits...
—Beaucoup, dis ?
—Oui, six... On ne lui en laissa qu'un pour ne pas la rendre malade.
—Et les autres ?
—On les avait tués...
—Oh ! c'est méchant, ça !
—Mais écoute donc ! il arriva que le pauvre petit chat mourut.
—Oh ! et Boulette, qu'est-ce qu'elle a dit ?
—On lui donna un tout petit chien.
—Elle a mangé le tout petit chien ?
—Pas du tout ; elle aimait bien le petit chien et le nourrissait.

—Et qu'est-ce qu'il disait le petit chien ?
—Il ne disait rien, puisqu'il buvait... il grandit très rapidement et on l'appela Kiki.
—Pourquoi qu'on l'a appelé Kiki.
—Tu m'ennuies... Mais Kiki en grandissant devint méchant et batailleur comme certain petit garçon de ma connaissance.
—Je n'en connais pas, moi.
—Enfin Kiki sortait du magasin et s'en allait attaquer tous ses camarades du quartier.
—C'est pas beau, ça ?
—Non, ce n'est pas beau, d'autant plus que la maman Boulette lui avait défendu...
—Pourquoi qu'elle l'avait pas mis dans le cabinet noir.
—Il n'y en avait pas dans le magasin ; et puis Kiki se serait sauvé... donc Kiki s'en allait se battre avec tous les roquets et il recevait quelquefois des piles...
—Qu'est-ce que c'est que des piles ?...
—Écoute donc... Quand Boulette voyait que son fils Kiki était maltraité par les autres... sais-tu ce qu'elle faisait ?
—Non.
—Eh ! bien, elle accourait au galop au secours de Kiki et jetait des claques à droite et à gauche en faisant fou ! fou !
—Les autres chiens, ils ne mordaient pas Boulette ?

—Non, ils en avaient peur ; quand elle avait bien séparé les combattants, elle ramenait Kiki à la maison et elle lui donnait une bonne tape.
—Pas trop fort ?
—Non, pas trop fort, seulement pour le corriger... Alors Kiki demandait pardon et envoyait une léchade sur le nez à Boulette.
—Boulette aussi ?
—Oui ; Boulette pardonnait à son fils Kiki ; mais il était trop désobéissant et trop coureur, et il en fut bien puni ; un jour qu'il se battait encore avec les vilains chiens, il passa une grosse voiture de marchandises, il n'eut pas le temps de se garer, et il fut écrasé.
—Ça lui a fait mal, dis ?
—Il fut tué sur le coup.
—Ah !
—Voilà : c'est pourquoi il faut toujours obéir à ses parents.
—Et puis après ?
—Eh bien, c'est fini.
—Et Boulette ?
—Je ne sais pas ce qu'elle est devenue.
—Pourquoi tu ne sais pas ?
—Tiens, tu m'embêtes ! Va te coucher

BAROMÈTRES VIVANTS



Sait que beaucoup d'animaux sont d'excellents baromètres, et qu'ils indiquent d'une façon très exacte les changements de température et le temps qui se prépare.

Déjà dans l'antiquité on avait remarqué que les allures de certains oiseaux et d'autres animaux trahissent une sorte d'inquiétude à l'approche d'un orage ou d'autres phénomènes atmosphériques.

Les prêtres grecs et romains en profitaient pour prédire une bonne ou une mauvaise moisson.

L'explication de ces faits est encore à trouver, mais il est probable qu'elle se basera sur des phénomènes d'électricité produits par les changements atmosphériques. Si nous n'étions pas singulièrement modifiés par notre vie civilisée, il est à présumer que, nous les hommes, nous serions aussi sensibles que les autres animaux aux signes précurseurs de variations notables dans l'état de l'atmosphère. Il nous est bien resté quelque chose de cette sensibilité. Ainsi les personnes affligées de rhumatismes savent fort bien prédire l'arrivée du froid ou de la pluie. De même ceux qui ont en une fracture ou une blessure un peu grave éprouvent, à l'endroit de cette lésion, une souffrance plus ou moins accentuée. Il n'est pas jusqu'aux cors aux pieds et aux dents gâtées qui ne soient jusqu'à un certain point des baromètres.

Chez les animaux, cette faculté de prévoir le temps est bien autrement développée. Les uns deviennent tranquilles et abattus, d'autres, au contraire, donnent des signes manifestes d'agitation et d'impatience. Les chats, par exemple, deviennent paresseux quand la pluie menace. Les chiens, de même, se culment et s'étendent volontiers devant un feu clair.

Les porcs, au contraire, sont en proie à une agitation singulière et ne cessent de grogner à l'approche du mauvais temps.

Si vous voyez des chiens et des chats mâcher de l'herbe, si vous entendez les paons et les oies crier sans cause apparente, soyez sûrs que la pluie n'est pas loin. Mais le meilleur baromètre est bien le colimaçon. D'ordinaire il se tient, pendant le jour, caché dans quelque fente de mur. Il n'en sort que la nuit pour boire la rosée sur les feuilles des plantes. Mais, dès que la pluie se prépare, le voilà qui sort de sa cachette pour grimper le long des murs et des troncs d'arbres, cherchant une petite place bien découverte où il pourra savourer à son aise la pluie rafraîchissante. Les araignées, comme les gros carnassiers, vivent solitaires ou par paires. Si vous les voyez se réunir en masses sur un mur ou sur un banc, sans se livrer de sanglantes batailles, prenez votre parapluie ou votre manteau. Avant l'orage, les fourmis se hâtent, se démentent, s'encouragent au travail, comme si elles n'avaient plus que quelques instants à donner à leur besogne. Les mouches et les moucheron se rapprochent du sol, que rasant les hirondelles.

Un autre animal annonce les changements de temps de la façon la plus infallible. C'est la grenouille. Jamais elle ne coasse si fort que lorsque la pluie est dans l'air. On prétend même que sa peau, jaunâtre d'ordinaire, prend, à ce moment-là, une teinte rouge brun. On a remarqué aussi que, par un temps d'orage, le crapaud sort de son trou. Chasseurs d'insecte, il sait bien qu'à ce moment-là il en trouvera en plus grande abondance.

Chose curieuse, les grillons, qu'en Allemagne on appelle "les baromètres des dames", ne sont jamais plus vifs et ne chantent jamais plus gaiement que lorsque la pluie est proche.

Dans les pays où il y a des tortues on a

observé que si, le matin, on les voit plus alertes que d'ordinaire, on peut être assuré qu'on aura de la pluie le soir.

Quant aux oiseaux, on peut s'en rapporter à leurs battements d'ailes qui trahissent l'inquiétude. Les cygnes volent contre le vent à l'approche du mauvais temps. Les grues changent également la direction de leur vol, et prennent l'allure inquiète et pressée des vautours. Les colombes se réfugient dans leur retraite. Les poules se roulent dans la poussière.

Ce n'est pas seulement la pluie que les animaux prédisent ainsi. Ils sont sensibles à d'autres phénomènes atmosphériques. Dans l'Inde, par exemple, quand les vents alizés changent, ce qui est ordinairement accompagné de violents orages, on voit les animaux, tant sauvages que domestiques, en proie à une agitation extraordinaire. Chacun sait que dans le désert, longtemps avant l'arrivée du simoun, le chameau l'a pour ainsi dire senti : il presse le pas, il renifle d'une façon singulière et donne tous les signes d'une inquiétude croissante.

En d'autres pays encore, on a constaté que les animaux pressentent les tremblements de terre, les éruptions volcaniques; les uns s'agitent et semblent terrifiés, d'autres se couchent et dorment, comme s'ils voulaient laisser passer le danger.

Quelle que soit la valeur à attribuer à ces observations, on ne saurait méconnaître que les sens des animaux sont, à cet égard, plus développés que les nôtres, et l'on peut, sans exagération, les appeler des baromètres vivants.

(Foyer domestique.)

QUI DINE, DONNE, OU BONS DE DIGESTION

C'est Alexandre Dumas, fils, qui a, le premier, émit l'idée de faire prélever une taxe ou contribution dans les diners d'invitation

— Pour quelle raison, se demande le célèbre romancier, les gens qui sont invités à dîner en ville, ne payeraient-ils pas une faible contribution pour ceux qui manquent chez eux du nécessaire? on pourrait de cette manière leur donner au moins un bon repas.

Il propose donc, par l'entremise du *Figaro*, que chaque invité payât à la maîtresse de céans la somme d'un franc, suggestion qui a été chaleureusement accueillie dans certains quartiers. De cette manière, tout le monde a la conscience plus tranquille. M. Dumas propose de limiter le prix par tête au taux nominal d'un franc, pour empêcher toute comparaison odieuse entre une parade de générosité de la part de gens riches et les contributions plus minimes de personnes moins en moyen.

Depuis, comme il est désagréable surtout à table, d'entendre sonner de l'argent et qu'il serait difficile de remettre la monnaie, il suggère d'adopter les "bons à vue" que l'on pourrait se procurer dans différents centres en payant le prix stipulé. Nous avons eu entre les mains un échantillon de ces bons, qu'il nomme "bons de digestion." Espérons que l'exemple de Dumas trouvera des imitateurs

La charité y trouvera encore son compte.

L'INFLUENCE DU JOURNALISME



I La servante. — Un monsieur qui se dit journaliste, veut vous voir, M. Saed'écus.

II M. Saed'écus, nouvellement élu. — Vite, de l'eau chaude!

III — Et mon blaireau, et mon savon, et tout, tout vite, tout, tout!

IV — Vite!

V — Vite

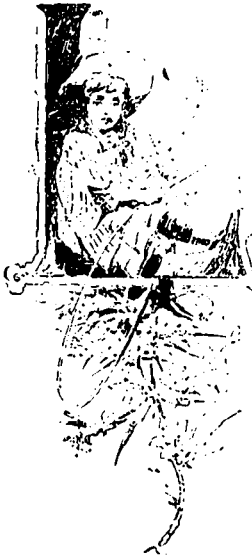
VI — Vite donc!

VII — Ouf!

VIII Se... r... !

IX — Enchanté de vous voir! Je finissais justement un petit projet de loi sur l'administration de la justice.

RIVALITÉ A BORD



LAHUREC et Bizien sont aujourd'hui compagnons inséparables, l'amitié la plus étroite unit l'un à l'autre nos deux loups de mer.

Il n'en a pas toujours été ainsi :

Depuis l'âge de mousse ils se suivent : novices ensemble, puis matelots, puis gabiers brevetés et enfin quartiers-maîtres. L'un et l'autre, gaillards décidés, auxquels les caprices, voire même les colères de la grande bleue, ne font pas peur ; allant ensemble à terre prendre quelques verres... en apparence bons amis, pendant des années une rivalité sourde les divisa.

Le jour où ils furent nommés chefs, l'un de la *grande lune*, l'autre de la *lune de misaine* à bord

de la frégate *La Magicienne*, la rivalité entre les deux quartiers-maîtres de manœuvre devint visible pour tous.

Depuis que chacun des deux a sous ses ordres seize gabiers de combat, sans compter les gabiers supplémentaires, c'est à qui, du *grand mât* ou de la *misaine*, plumera l'autre ; c'est une fièvre parmi les équipes excitées par leurs chefs.

— A changer les huniers !

— A dépasser les mâts du perroquet !

— Au plus tôt paré ! commande l'officier de quart ; et aussitôt commence dans la mâture une gymnastique effrénée ; de véritables tours de force sont exécutés par les gabiers pour arriver premiers.

Après la manœuvre, si c'est le grand mât qui a les honneurs de la journée, Lahurec se dirige avec ses hommes sur l'avant ; assis sur un *glène de filin*, il fait pappeler de ceux qui ont droit à la double ration de vin accordée par le commandant, — à très haute voix, — pour narguer ceux de misaine.

Bizien lui crie en mordillant sa chique :

— T'as pas besoin de faire tant ton faraud ; si la *drisse* ne s'était pas engagée, t'aurais été à la *traîne* tout de même.

— La prochaine fois, si tu veux, on te donnera la *remarque*, répond Lahurec, et son équipe chante en chœur, sur l'air bien connu :

UNE NOUVELLE FORMULE



Lui. — Que je voudrais bien être, mademoiselle, cette chaude pelisse !

Elle. — Pourquoi ? Parce qu'elle m'embrasse ?

Lui. — Surtout parcequ'elle vous entoure de sa protection.

HÉLAS !



Le romancier. — Mon dernier ouvrage a du nouveau. L'héroïne ne se marie pas.
Delle de Lutrentaine. — Mais alors, ce n'est pas un roman ! C'est de la réalité !

C'est tribord qui plume, qui plume,
C'est tribord qui plume bâbord !

Le dimanche, à l'inspection, c'est à qui des deux chefs aura sa hune le plus en ordre ; les cordages lavés, tressés, forment des devises : "Honneur et Patrie," "Valeur et Discipline ;" c'est à qui trouvera un dessin original, un arrangement inédit. Le commandant passe : satisfait, il accorde la double ration aux deux mâts. Nous ne parlons point ici du mât d'artimon, commandé par le père Balcon, *vieux fayot*, qui ne peut plus lutter avec ses jeunes collègues.

Aux divers exercices : pointage du canon, *branle-bas* de combat, *incendie générale*, *embarcations*, *compagnie de débarquement*, toujours la rivalité se montre ; c'est à qui sera le plus tôt paré.

Mais cette rivalité n'avait, en somme, rien de bien grave et les deux rivaux restaient quand même en assez bonne intelligence, jusqu'au jour où ils se brouillèrent sérieusement.

Nous étions en rade d'Halifax (Nouvelle-Ecosse) ; l'on célébrait l'anniversaire de l'avènement de la reine Victoria. Les autorités du pays avaient, à cette occasion, organisé des régates, auxquelles les embarcations du bord furent conviées.

Lahurec commandait le canot major, et Bizien celui du commandant.

Tous les bateaux coureurs sont rangés sur une même ligne. L'on donne le signal du départ, et aussitôt les rames fouillent l'onde.

Suivant une tactique qui leur réussit d'ordinaire, nos deux amis, pour ne point fatiguer leurs hommes dès le début, se laissent devancer par leurs adversaires.

— En douceur, garçons, disent-ils, laissons les autres s'éreinter...

Puis, au tournant de la bouée, c'est-à-dire à mi-chemin du but, ils se mettent à stimuler les rameurs ; debout, sur le banc de l'arrière, tenant la barre du gouvernail, levant et baissant alter nativement les bras, ils crient :

— "Hardi ! les enfants, souque un coup... Les balais pour les Anglais, les quarts de vin pour les Français... Hardi ! han !... Hardi ! han !... Souque ! souque !"

Et les mathurins se courbent sur les avirons, tirent dessus à les briser ; les canots bondissent, filent comme des projectiles...

— Bravo ! les Anglais sont atteints ! Bravo ! Bravo !! ils sont dépassés.

En passant devant eux, Lahurec et Bizien agitent leurs bécrets.

La victoire est désormais assurée aux Français et la lutte circonscrite entre les deux canots de la *Magicienne*. La rivalité renaît entre les deux quartiers-maîtres ; lequel des deux va-t-il battre l'autre ?... Toujours sur la même ligne, ils arrivent ; ils vont toucher le but. Tout à coup, est-ce maladresse ? est-ce préméditation ? le canot Lahurec, qui a gagné quelques décimètres, est abordé par le canot Bizien et a quatre de ses avirons brisés par le choc !...

La lutte n'est plus égale. L'on s'invective ; Bizien, ne perdant pas la tête, dégage son canot et arrive premier, laissant derrière lui le canot Lahurec désarmé. Une minute après, le premier canot anglais accoste à son tour.

Le jury des régates, dont faisaient partie quelques officiers français, soupçonnant que le faux coup de barre, cause de l'accident, avait pu être prémédité, décerna le premier prix à Lahurec, malgré les protestations de Bizien.

De retour à bord, les deux rivaux ne tardèrent pas à se prendre de querelle :

— Va donc, matelot d'eau douce, disait Bizien ; tu peux faire le fier, avec un prix que tu n'as pas gagné ?

— Tu n'es qu'un poltron, répondit Lahurec ; quand on ne sait pas tenir une barre, on n'embarque pas dans un canot ; on navigue sur la terre, on se met calfat ?

— Calfat !! tu n'aurais pas la langue si longue, si nous étions à terre ; je t'aurais envoyé déjà une amarre à ton bord !

— Ah ! tu crois que tu me fais peur ! Mais, tu le sais bien, Lahurec n'a peur de personne ! Amène-toi donc un peu sur l'avant, et je vais te montrer si je te crains, espèce de canaque ! Tu peux numérotter tes abatis.

Et les deux chefs de hune, ayant enlevé leur chemise de laine, se disposent à se flanquer une

sérieuse tripotée. Déjà quelques coups de poing ont été échangés, les savantes voltiges apprises à Joinville font l'admiration de la galerie; les coups de savate succèdent, mais le maître de manœuvre Miossec, faisant irruption sur le pont, vient mettre fin à la lutte, et, après une admonestation sévère aux deux batailleurs, les oblige à se serrer la main mutuellement.

Cette réconciliation forcée n'était pas sincère.

— Nous nous reverrons sur le plancher des vaches, dit Lahurec.

— Quand tu voudras, répondit Bizien, je suis ton homme.

Heureusement, Miossec les avait entendus et les fit changer de bordée, de sorte qu'ils ne purent plus aller à terre ensemble, l'un étant permissionnaire quand l'autre prenait le quart, et vice versa.

Ils s'y trouvèrent, cependant, mais dans des circonstances particulières, comme on va le voir.

Un an plus tard, jour pour jour, au moment de l'expédition de Tunisie, nous nous trouvions à bord du cuirassé l'*Alma*, devant le port de Sfax. Un débarquement fut décidé.

Les canots, armés en guerre, portant la compagnie de débarquement dont nous faisons partie, se dirigent vers la côte. Les canons de l'escadre crachent, par-dessus nos têtes, le fer et la mort, rompent les rangs des défenseurs, déployés en avant de leurs murailles. Au signal donné, les mathurins sautent à la mer et, dans l'eau jusqu'aux cuisses, marchent en bon ordre à l'ennemi, qui commence à reculer. Quelques cartouches de dynamite font sauter la porte; nous pénétrons dans la place, suivis par les compagnies de renfort qui nous arrivent de divers points. Nous prenons la rue principale, entraînés par la voix du lieutenant de vaisseau qui commande notre compagnie; d'autres compagnies envahissent les rues adjacentes. Les ennemis, massés aux carrefours ou enfermés dans les maisons, nous fusillent à bout portant; nous avançons sous leur feu, rendant coup pour coup, balayant tout sur notre chemin.

Arrivée sur la place principale, la compagnie s'arrêta un instant; nous nous comptâmes. Bizien manquait à l'appel... Était-il blessé? Était-il mort?...

Tout à coup, nous l'apercevons au sommet du blockhaus qui domine la place. Debout, dans une pluie de balles, il secoue frénétiquement le drapeau vert fixé dans la maçonnerie, parvient à

LE BAPTÊME DES NÈGRES



Webster (ministre africain).—Qui va baptiser celui-ci? Sambo.—Le révérend Whangdoudle. C'est lui qui donne le meilleur baptême.

Webster.—Combien va-t-il te prendre?

Sambo.—Deux piastres.

Webster.—Pour deux piastres, je vais te le baptiser deux fois, moi. Ça te fait plus de garanties que lui.

UNE LEÇON EN FINANCE



Le spéculateur en terrain.—Voici: Je vous vends le premier lot trois cents piastres et le suivant cinq cents piastres.

L'acheteur.—Mais le second ne vaut pas le premier! Le spéculateur.—Je le sais. Mais, voyez-vous, aussitôt que quelqu'un se sera décidé à acheter, les autres croiront que tout est bon.

briser la hampe, l'élève au-dessus de sa tête en criant:

—Premier paré! Vive la France!

Aussitôt entouré par dix indigènes, il engage un combat corps à corps, et nous n'osons pas tirer, de peur de toucher notre camarade... Il est blessé, il va périr! lorsque, soudain, bondit à son côté un nouveau combattant, Lahurec!!! Par où est-il passé pour arriver là? Nul ne le sait! Farouche, souillé de poudre et de sang, tenant à deux mains son fusil par le bout du canon, à droite et à gauche il frappe, exécutant un terrible moulinet, broyant des crânes! pendant que Bizien, tombé sur un genou, essaie en vain de se relever pour lui venir en aide...

Un bruit formidable retentit: une maison voisine vient de sauter, ébranlant le blockhaus. Un nuage de fumée enveloppe les combattants, les dérobe à nos yeux; à peine est-il dissipé que nous voyons arriver Lahurec, portant Bizien sur ses épaules, le drapeau vert aux dents. Épuisé, perdant son sang par plusieurs blessures, il s'affaisse dans nos bras.

Avant la fin du jour nous étions maîtres de la ville, et sur ses minarets flottait le drapeau français.

Le lendemain, l'amiral, accompagné de son état-major, se rendit à l'ambulance où l'on avait transporté nos deux amis.

Il plaça la médaille militaire sur la poitrine de Lahurec; mais celui-ci, protestant aussitôt:

—Non, merci, amiral, je n'en veux pas; c'est pas moi qui ai gagné ça; c'est lui, il était le premier paré.

—C'est bon, c'est bon, mon ami; ne te fais pas de mauvais sang, répondit l'amiral; pour cette fois, ton matelot sera paré le second, voilà tout. Et, ce disant, il attachait une autre médaille sur la vareuse de Bizien.

Les deux blessés ne tardèrent pas à se remettre. La vieille rivalité n'existait plus, et l'exhubérant Lahurec peut dire avec vérité: "Nous sommes matelots à la vie et à la mort."

UNE TRISTE AFFAIRE

Marie, à Alice.—Ta poupée est toute défectueuse. Qu'a-t-elle donc?

Alice.—Elle a un gros chagrin. Freddie lui a crevé un œil la semaine dernière, et elle a perdu beaucoup de bran de scie. Elle n'est plus la même depuis.

LE COLIBRI

Lorsque le gai soleil colore le ciel pur,
L'éclatant colibri, sortant de sa cachette,
Son casque étincelant surmonté d'une aigrette,
Comme une étoile d'or s'échappe dans l'azur...

Il visite les bois encor silencieux,
Vole à travers les champs et les vertes collines,
Il promène partout ses belles plumes fines,
Dont les vives couleurs sont un reflet des cieux...

Mais l'oiseau-papillon, fatigué de courir,
Bientôt sur une fleur tout doucement se pose,
S'enivre de parfums dans cette coupe rose,
Mollement balance sur l'aile du zéphyr...

Et l'on croirait alors voir insensiblement
Cette fleur s'animer, tandis que sa corolle
Prend des tons plus dorés, et forme une alvéole
À ce petit oiseau qui semble un diamant...

GABRIEL DRAGÉON.

CONDUCTIBILITÉ DES MÉTAUX POUR LA CHALEUR

Tour de physique amusante.—Placez dans un four un morceau de bois et un morceau de fer, au bout de quelques instants, retirez-les; le fer vous semblera plus chaud que le bois. On exprime ce fait en disant qu'il est bon conducteur de la chaleur, c'est-à-dire que le fer cède plus facilement sa chaleur. L'argent est encore meilleur conducteur.

De là la jolie expérience suivante: prenez cinq ou six pièces de vingt sous, portant des dates différentes de façon qu'on puisse les distinguer. Placez-les dans un chapeau et attendez environ cinq minutes pour qu'elles aient perdu la chaleur de la poche. Priez alors une personne de prendre une pièce et d'en regarder la date sans rien dire, puis de la remettre dans le chapeau. Remuez vivement le chapeau pendant deux ou trois secondes, et après l'avoir posé sur une table, prenez les pièces une à une: la pièce touchée vous semblera chaude et vous pourrez la désigner à coup sûr.

Si vous faites ce tour avec quelque adresse, en l'accompagnant d'un boniment destiné à détourner l'attention des spectateurs, je vous promets un joli succès d'étonnement.

L'esprit se trompe s'il se croit l'interprète nécessaire du cœur. Quand le cœur parle, il crie, et n'a besoin de personne pour se faire comprendre.

CRITIQUE PARLEMENTAIRE



Le député de Pond-Sur-L'ouf.—Oui, M. l'Orateur, je le répète, je suis né libéral. Je suis un libéral d'entre les libéraux!

Le sergent d'Armes.—L'entends-tu? Un libéral! A la fin de chaque session, il donne un sou au petit page qui l'a servi pendant quatre mois.

UNE ÉVASION



la fin du dîner, comme les convives, mis en belle-humeur, évoquaient, par aventure, maints souvenirs joyeux de lycée, le docteur B..., dont la tête grisonne, dit brusquement :

— Tous les êtres ne se ressemblent pas. Mes années de collège à moi

furent des années noires ; je ne me les rappelle point sans une tristesse profonde. Elles m'ont fait prendre en horreur l'internat. Et ma haine contre l'école prison est aussi vive à l'heure présente que le jour, bien lointain, où je m'évadai du lycée de Versailles.

Un cri de curiosité s'éleva de la table.

— J'avais onze ans environ, reprit le médecin, quand je devins interne. Mon père était officier, il venait d'être chargé d'un service topographique qui allait l'obliger à de fréquents changements de résidence, il ne pouvait songer à m'emmener avec lui de ville en ville. Dès mon entrée au pensionnat, je sentis l'atmosphère me peser. Assurément je ne me rendais pas alors un compte exact de mon malaise, mais tout me semblait morne : les murs, les classes, le dortoir, le préau. Les promenades, elles-mêmes, m'étaient désagréables. L'œil des pions et la règle, la règle monotone substituée à mes livres pratiques antérieures, gâtaient mon existence.

L'ennui, un ennui lourd, insurmontable, s'abat-tit sur moi. J'étais comme un petit animal sauvage que rien ne peut apprivoiser.

* * *

Soudainement, un soir m'apparut l'idée de fuir, d'abord vague, bien nette et claire.

Me voilà transformé. Je roule, je médite je combine, dans ma cervelle de gamin, plans, sur plans. Je ne suis plus morose. J'ai un but. Je le poursuis en gardant soigneusement mon secret pour moi. Je sais qu'aucun des élèves ne voudrait participer à l'entreprise. Ils acceptent, eux, leur prison, et, au fond de l'âme, je les méprise un peu pour leur résignation. J'épie les lieux, j'épie les gens, je calcule les hauteurs des murailles, je suppute l'épaisseur des portes, je cherche à deviner le mécanisme des serrures. Je ne me presse point, d'ailleurs, car, dans cette belle confiance en soi qui caractérise l'adolescence, je suis sûr, absolument sûr du succès, et, en attendant que

j'arrête un mode infallible d'évasion, je rêve à ce que je ferai lorsque j'aurai quitté le lycée.

Là-dessus, aucun doute. Je ne retournerai pas chez les miens. Non, non ! ils me ramèneraient immédiatement au proviseur.

Je venais de lire deux ou trois romans de Fenimore Cooper ; Bas-de-Cuir m'avait enthousiasmé ; à mon sens, il n'existait point de plus grand homme au monde. Je serai chasseur comme lui, là-bas, dans la prairie ; je tueraï des bisons, je mangerai leur bosse.

Ma bourse ne contenait que sept sous. Cela ne me préoccupe point. Je m'embarquerai au Havre, en qualité de mousse, sur un navire se rendant en Amérique ; à mon arrivée à New-York, avec l'argent que j'aurai gagné, j'achèterai une carabine, une longue carabine, et j'irai droit devant moi.

Déjà j'épaulais, en pensée...

* * *

Le docteur, une seconde, s'arrêta. Manifestement, il vivait de nouveau la scène. Puis, avec un large rire, il continua :

— Dans les projets les mieux conçus, des lacunes existent. Je ne me souviens pas avoir réfléchi un seul instant à la façon dont je me transporterai au Havre, sans argent. A cette époque, on étudiait fort mal la géographie. Je m'imaginai probablement que le Havre était à deux pas de Paris.

Quoi qu'il en soit, quand je descendais de mon rêve, je reprenais sournoisement mon étude du moyen de fuite. Je compris rapidement qu'il n'y en avait qu'un : attirer le concierge Lombard hors de sa loge et sortir simplement par la porte pendant son absence. Plus je creusai cette manière d'opérer, plus je fus convaincu de son efficacité.

Seulement, comment attirer le concierge hors de sa loge ? C'était un gros homme à lunettes, qui vous examinait derrière ses verres avec de petits yeux gris très défiant. Le hasard me vint en aide. Un jour, je vis Lombard remplir les enciers de la salle de retenue.

— Bon, me dis-je, subitement illuminé, « ça y est, il s'agit uniquement de se faire mettre en retenue. »

Le lendemain, au milieu du couloir qui conduisait au préau, et où le silence devait être observé, j'entonne un retentissant « Malbrough s'en va-t-en guerre. » On me colle.

Je vide dans un crachoir tous les enciers de la salle ; puis, prenant mon air le plus naïf je vais dire au concierge :

— Monsieur Lombard, il n'y a pas d'encre à la retenue.

Le gros homme se fâche, crie :

LE CARÈME AMÉLIORÉ



Rosalie. — Quelles privations t'es-tu imposées pendant le carême ?

Eulalie. — J'ai renvoyé Alphonse.

Rosalie. — Mais alors, tu ne t'es privée de rien !

— Pas d'encre ! Pas d'encre ! Allons donc ! Je vais voir cela.

Et, oubliant ma présence, il se précipite vers la salle.

Je ne perds pas de temps, j'ouvre la porte, je suis dehors.

* * *

Je connaissais, pour l'avoir parcouru maintes fois avec le lycée, le bois de Fausses Reposes qui s'étend jusqu'à Ville-d'Avray. J'y cours d'une traite, saisissant, d'instinct, que les rues de Versailles me seraient dangereuses.

Dans le bois, je respire. J'éprouve un bien-être inexprimable. Plus de prison ! plus de pions ! Les arbres, les taillis, les buissons me semblent parés d'une beauté que je ne connaissais point. Je vais de droite et de gauche. Tantôt je marche à petits pas, tantôt je sautille follement. Jamais, en ma vie, jamais je n'ai retrouvé une émotion pareille. Mon être entier s'épanouissait. J'étais tout joie. Par moments, je croyais planer.

Du bois de Fausses-Reposes, je me rends au parc de Saint-Cloud, que je traverse ; je passe la Seine, j'enfile la grand-rue de Boulogne, j'arrive à la pelouse d'Auteuil.

Une course commençait. Je m'arrête. N'étais-je pas libre de mes mouvements, maître de m'arrêter à mon gré ? Je regarde.

Tout à coup, tandis que je me haussais sur la pointe des pieds pour mieux voir par-dessus la balustrade de bois, une forte voix résonne à mon oreille :

— Louis, que fais-tu là ?

C'était la voix de mon oncle. Je me retourne, je balbutie je ne sais quoi.

— Tu t'es sauvé du lycée ? demande mon oncle.

Je ne réponds pas. Mais ma confusion ne répond que trop pour moi.

Il me prend par le bras, m'emène dans un restaurant voisin où il me confesse ; ensuite, après m'avoir fait servir deux sandwiches, — je mourais de faim, — il hèle un fiacre et me ramène tambour battant à Versailles, où m'attendait une semaine de cachot...

— Ainsi se termina mon expédition, s'écria le docteur, pendant que la table poussait des éclats de rire ; je ne l'ai pas renouvelée dans la suite, mais je restai sombre, triste, désespéré, et je ne comprends pas encore que, pour apprendre à des enfants à se conduire en hommes, à se gouverner eux-mêmes dans les hasards de l'existence, on les enferme entre quatre murailles. La vie de la cellule ne peut enseigner la vie du plein air.

PAUL HEUSY.

UN PETIT DINER DE PAQUES



Épicuri de group parents. — Dis donc, Soufflot, divin ce dîner ! C'est malheureux que nous soyons venus au monde shi chiens !

FEUILLETON DU SAMEDI

Les Intrigues d'Une Ophélie

(Suite.)

XX

L'INTÉRIEUR D'UN MAÎTRE DE DANSE

La vie, chez M. Papino, présentait un aspect bien différent de celui auquel Béatrice avait été jusqu'alors accoutumée.

Le changement qui s'était opéré pour elle lorsqu'elle était passée des splendeurs de la Tour-Blanche dans l'obscurité où vivait Rachel, lui avait été très-pénible : mais le contraste qu'elle vit autour d'elle chez M. Papino était bien autrement frappant.

À la Tour-Blanche, elle avait été choyée et gâtée. Elle était une fleur élevée dans une serre et qu'on entourait des soins les plus délicats. Avec Rachel, il lui avait fallu endurer toutes sortes de mauvais traitements la faim, le froid, la fatigue, de longs voyages, toutes les misères en un mot résultant de la plus triste des positions.

Et ces souffrances, elle les avait supportées si longtemps, qu'elle avait fini par croire qu'elles étaient la condition morale de sa vie, et elle avait espéré, qu'elles la tueraient, elle aussi, comme elles avaient tué sa sœur. Mais chez M. Papino, elle eut apercevoir des motifs de changer d'opinion, et elle conçut l'espérance que, quoique bien des épreuves pussent lui être encore réservées, il pourrait y avoir quelques beaux jours pour elle.

Du moins, Rose l'assurait qu'elle vivait au milieu d'un soleil perpétuel et que, si seulement elle voulait s'appliquer à la tâche qu'elle aurait à remplir, se montrer intelligente et docile pour madame Papino, et ne pas s'affecter de certaines vexations elle serait aussi heureuse que possible, et que, peut-être, un jour, elle épouserait un comte et aurait une belle voiture à elle.

Béatrice fut sur le point de répondre qu'elle avait eu une voiture qu'elle aurait pu dire être à elle, mais elle se contenta de soupirer, de rester silencieuse, et d'espérer.

Quand vint le jour, et que M. et madame Papino purent mieux observer les qualités de leur nouvelle acquisition, ils furent véritablement ravis. Ils se communiquèrent tout bas leur satisfaction et calculèrent d'avance les gains que Béatrice pourrait leur procurer.

Nous devons dire que M. Papino était ostensiblement un maître de danse, mais qu'en réalité, il fournissait aux théâtres ces jeunes enfants et ces jeunes filles de cinq à quatorze ans, qu'on voit dans les ballets et dans les pantomimes. Malheureusement, les Papino ne sont pas rares à Paris, et il est des gens qui n'ont d'autre occupation que de recruter des *sujets* pour ces minotaures.

Au moment de l'arrivée de Béatrice, M. et madame Papino avaient un nombre d'élèves plus grand que d'habitude. On préparait une grande féerie, dans laquelle devaient paraître un prince, une princesse, des arbres, des ruisseaux, le génie des cavernes sulfureuses,—le roi de la cité maudite, des fontaines de cristal, et des salles aux piliers de diamant, et tout étincelantes de lumières. Il avait été décidé que plusieurs rôles seraient remplis par des enfants, et que par contraste, des hommes avec des masques hideux figureraient les démons.

On s'était donc adressé à M. Papino pour avoir des sujets, et lui et sa femme étaient tout entiers occupés à former leur corps de

ballet lorsque Rachel était venue leur demander de prendre chez eux Béatrice, à des conditions qu'ils se hâtèrent d'accepter. Ils étaient non-seulement payés pour ses frais de nourriture et de logement, mais il était, en outre, convenu qu'ils garderaient pour eux tout l'argent que pourrait gagner Béatrice.

Notre petite héroïne déjeuna avec Rose dans la chambre où elles avaient couché,—car Rose n'avait pas la manie de se lever de bonne heure le matin. Elle était l'enfant gâtée de sa mère, et elle se faisait servir son déjeuner dans son lit, aussi souvent qu'elle le pouvait, et puis, après s'être habillées, elles se préparèrent à descendre dans le salon.

Rose avait mis Béatrice au courant de ce qu'elle aurait à faire. Depuis l'instant de leur réveil, elle n'avait cessé de parler, et elles étaient dans la salle que sa langue marchait encore. Elle ne l'interrompit qu'en entendant prononcer bruyamment son nom et frapper fortement du pied.

Béatrice n'avait pu s'empêcher de soupirer en l'écoutant, et beaucoup de nos lectrices, sans doute, plaindront son sort. En entrant dans le salon, un appartement spacieux dans lequel M. Papino donnait des bals à *l'élite de la société*, à raison de cinq francs par tête, les rafraîchissements compris,—elle vit vingt à trente enfants comme elle, livrées à leurs études. Les unes faisaient des figures de danse,—d'autres des pas seulement,—plusieurs encore de gracieuses contorsions. Quelques-unes tenant un anneau attaché dans le mur faisaient des mouvements qui consistaient à se baisser lentement, puis elles se relevaient en étendant la jambe et le pied le plus haut possible.

M. Papino était à son violon, le faisant errier et criant lui-même lorsqu'il était besoin de donner de l'entrain.

Madame Papino enseignait aux plus fortes d'entre les élèves quelques-unes des branches les plus difficiles de son art, applaudissant, grondant, louant et blâmant, selon que les pauvres enfants montraient plus ou moins d'habileté.

Il se fit un silence général lorsque Béatrice, conduite par Rose, s'avança jusqu'au centre de la salle, car elle était un objet de curiosité pour tout le monde y compris le maître et la maîtresse de la maison.

M. Papino n'avait pu s'empêcher de parler d'avance à ses élèves de sa nouvelle acquisition. Il avait vanté sa beauté, et avait prédit à quel degré de perfection elle atteindrait comme artiste. Il les avait ainsi disposées à l'envie, à leur faire haïr Béatrice, et les avait préparées à se déclarer contre elle à la première occasion. Aussi, il fallut voir que de haussements d'épaule, que d'airs dédaigneux firent toutes ces petites personnes ! Toutefois, toutes se remirent immédiatement à l'ouvrage, comme si elles n'eussent été que les pièces d'une machine mise en mouvement par une force supérieure, et elles s'efforcèrent, en paraissant être tout entières à leurs devoirs, de montrer qu'elles regardaient l'arrivée de Béatrice avec indifférence, et qu'elles ne faisaient aucun cas d'elle.

Il n'en fut pas de même de M. et madame Papino, qui, il faut le dire, étaient bons juges. Béatrice était charmante, très-jolie, avec de beaux cheveux qui tombaient presque jusqu'à sa ceinture, et ils ne pouvaient s'empêcher de l'admirer.

M. Papino s'avança au-devant de Béatrice, et lui prit les mains : il sourit et dit :

—Je vous salue, ma gentille Perdita. Le matin a chassé le sommeil de vos yeux, et vous apparaissez à la lumière rafraîchie comme la rose humectée par la rosée.

—Elle a dormi comme une taupe, papa, commença à dire Rose. Elle ne s'est éveillée que quand nous avons entendu un orgue qui jouait dans la rue,—le remouleur qui faisait grincer sa roue, et...

—Rose ! cria madame Papino d'un ton sévère,—et Rose s'arrêta.

M. Papino se contenta de dire : mon enfant, d'un air de reproche ; et puis, se tournant vers les jeunes filles, il les invita à se ranger en demi-cercle.

Elles obéirent immédiatement, et se serrèrent autour de lui, se poussant les unes les autres, et parlant avec agitation.

M. Papino, d'un regard expressif et d'un ton significatif les rappela à l'ordre et dit :

—Mesdemoiselles, je vous présente ce petit chérubin, mon élève, qui sera votre compagne pendant trois ans au moins, et qui fera honneur à la maison si comme de M. Papino. Vous l'aimez pour son amabilité et sa douceur, et ce sera à qui d'entre vous se montrera la meilleure pour elle.

Il y eut, à ce moment, un murmure qui n'était pas absolument approbateur. On toussa, on se pinça le coude mutuellement, et on se livra à toutes sortes de mines.

Calmé et d'une égalité imperturbable, parcequ'il était habitué aux vivacités de son auditoire, M. Papino continua :

—Mesdemoiselles je vous prévins que celles d'entre vous qui ne seraient pas sages, quitteraient sur le champ mon établissement. L'honorabilité de M. Papino et de ses élèves doit être, comme celle de la femme de César, au-dessus du soupçon. J'ai donc à vous dire que cette petite fille se nomme Béatrice ; vous voudrez bien l'appeler mademoiselle Béatrice...

—La belle Béatrice, dit Rose d'un air protecteur, et prête à montrer qu'elle l'aimait déjà à l'idolâtrie.

Les jeunes filles saisirent l'idée de Rose, et pour faire la paix avec le maître, elles frappèrent des mains, en criant :

—La belle Béatrice, oui, c'est cela.

—De tout mon cœur, dit M. Papino avec dignité ; mais vous connaissez à présent mes sentiments, mesdemoiselles... aimez ma... mon chérubin... vous comprenez, et traitez-la en conséquence.

Alors, laissant ses élèves, il conduisit Béatrice dans une partie de l'appartement où elle n'avait pas à supporter les regards et les critiques de ces demoiselles, et lui donna sa première leçon de danse.

Durant ce temps, Rose, sa fille, se demandait comment elle pourrait s'y prendre pour mener Béatrice au théâtre où devait se jouer la pantomime dans laquelle elles devaient toutes figurer, et là, l'initier aux mystères et aux merveilles dont elle avait essayé de lui faire le tableau.

XXI

DERRIÈRE LA SCÈNE

Il se passa trois mois avant que Rose eût l'occasion de mettre à exécution son projet.

Jamais Béatrice n'avait été autorisée à quitter la demeure de M. Papino. Nous ne saurions dire si le professeur se conformait en cela aux instructions qui lui avaient été données ou si son intention, en agissant ainsi, était seulement de soustraire son trésor aux yeux de ses rivaux. Ce qu'il y a de certain, c'est que, un jour que Rose parlait de mener Béatrice à une répétition, son père lui répondit en lui pinçant l'oreille droite, et sa mère lui tira la gauche, probablement pour rétablir la balance. Tous deux menacèrent ensuite leur fille de la tenir, trois semaines durant, enfermée dans sa chambre, si jamais il

lui arrivait de commettre une pareille étourderie.

Rose comprit la force des coups, mais non celle de l'argument. Elle ne pouvait s'expliquer comment les devoirs qu'elle remplissait au théâtre étaient glorieux pour elle, tandis qu'une simple visite faite par Rose dans ce même lieu serait regardée comme un crime.

Un jour que M. et madame Papino, ainsi que leurs élèves, étaient partis au théâtre, Rose était restée seule avec Béatrice pour terminer certaines réparations qu'exigeait sa toilette.

— J'arriverai en retard, dit-elle, et je vois d'ici maman me dire : Rose où avez-vous été, mademoiselle ? et papa ne va pas manquer d'ajouter en prenant une attitude superbe : — Rose, ma chère, il faudra que je te corrige de cette horrible paresse ! — Mais, poursuivait-elle, tout cela est bel et bon, je ne pouvais sortir dans l'état où j'étais, et être un objet d'horreur pour personne.

— Vous ne serez jamais un objet d'horreur, dit Béatrice, vous êtes trop jolie pour cela.

Rose, dont la vanité était flattée, se mit à rire.

— Ah ! ma chère petite Béatrice, dit-elle, attendez seulement que j'aie dix-sept ans et que je sois première danseuse de l'Académie de musique, et vous verrez ce que je deviendrai. Je ferai la loi aux directeurs. Ah ! Béatrice, nous serons toutes les deux de grandes dames, nous habiterons dans de belles maisons, et nous aurons des domestiques pour nous servir.

— Béatrice secoua la tête et soupira.

— Je ne désire ni argent, ni joyaux, ni grandes maisons, ni domestiques, répondit-elle. Je crois que tout cela n'apporte que misère.

— Allons donc, enfant, vous ne savez ce que vous dites, répliqua Rose, en se regardant dans une glace. Vous changerez d'idée un jour.

— Vous êtes charmante, dit Béatrice, en ouvrant la fenêtre et en regardant le ciel. Il fait beau temps, et l'air paraît très-doux.

Rose se retourna prestement, frappa des mains et la regarda d'une certaine façon. Une pensée lui avait traversé l'esprit.

— Vous n'êtes jamais sortie de cette maison depuis le jour où vous en avez franchi le seuil pour la première fois ? dit-elle.

— Non, répondit Béatrice.

— Pas une seule fois ?

— Pas une seule fois.

— C'est-il possible !

Elle posa sa main sur l'épaule de Béatrice.

— Est-ce que papa vous a défendu de jamais sortir de la maison sans sa permission, Béatrice ? demanda-t-elle en ouvrant de grands yeux.

— Non, on ne m'a jamais parlé de cela. Pourquoi me faites-vous cette question ?

Rose frappa des mains joyeusement.

— Vous êtes sûre, bien sûre, bien sûre, que ni papa ni maman ne vous ont jamais recommandé de ne pas sortir sans qu'ils vous l'aient permis ? demanda-t-elle encore.

— Parfaitement sûre, répondit Béatrice ; et, pour dire la vérité, je n'ai nulle envie de sortir, et, conséquemment, je n'en ai jamais demandé la permission.

— Vous en avez le désir, mademoiselle ! s'écria Rose, avec excitation. Vous savez bien que je ne me trompe pas, n'est-il pas vrai ? Allons, mademoiselle, si vous voulez que je vous aime encore plus, que je vous adore, en un mot, vous allez me dire : Chère petite Rose, je t'en prie, mène-moi faire une promenade avec toi, ce matin.

— Mais... objecta Béatrice.

— Il n'y a pas de mais, comme dit papa,

s'écria Rose avec vivacité, et pas de questions. Dites-moi ce que je vous ai dit, ou je ne vous aimerai plus jamais, et je n'irai pas à la répétition. J'irai me coucher, ou je ferai quelque chose d'horrible, si bien que papa me battra et m'enfermera dans une chambre pendant toute une année. Allons, ma douce et chère petite Béatrice, demande-moi cela, si tu m'aimes un peu ; je serais si malheureuse si tu me refusais.

Elle enserra Béatrice dans ses bras et la pressa sur son cœur.

Béatrice, incapable de résister à ces supplications, proféra les mots magiques, et Rose se mit à sauter par la chambre comme une folle. Elle tira vite les vêtements de Béatrice de la malle où ils étaient serrés et l'habilla rapidement, mais avec un goût remarquable ; car, quoique le chapeau et le manteau de la pauvre enfant fussent dans un piteux état, elle sut, avec une dextérité merveilleuse, leur donner une forme et une tournure qui les rendaient méconnaissables.

Quand Rose eut achevé la toilette de Béatrice, au moyen de divers objets qu'elle lui prêta, elles descendirent l'escalier, et sortirent dans la rue. Rose marchait d'un air superbe, et elle était si fière de sa protégée qu'elle se donnait une dignité qui devenait presque comique, à force d'exagération.

Sa langue allait avec une telle rapidité qu'il lui aurait été bien difficile de savoir ce qu'elle disait ; mais elle ne laissait jamais passer un objet intéressant sans le désigner à l'attention de son amie. Elle s'étendit avec tant d'adresse sur les merveilles des théâtres en général, que Béatrice, dont l'imagination était impressionnée, lui dit :

— J'aimerais assez à voir l'intérieur d'une de ces maisons.

Rose se redressa.

— Marchons, dit-elle.

— Voulez-vous me mener avec vous au théâtre.

Rose passa son bras autour d'elle, et l'embrassa en pleine rue.

— Chère petite, dit-elle, comme tu es intelligente !

Rose se dirigea vers son théâtre plus vite qu'elle n'avait jamais fait. Elles arrivèrent enfin dans une rue sur un côté de laquelle s'élevait un énorme bâtiment, et Rose s'arrêta à une porte, qui paraissait conduire, à première vue, dans une cave. Elle entra, en tirant Béatrice après elle, celle-ci se trouva bientôt dans une pièce qui aurait pu servir de modèle pour l'antichambre d'une prison tant elle était noire et sale. Il y avait une cheminée, avec du feu dedans, une table et deux chaises, une sorte de buffet mystérieux, et un cadre sur lequel étaient apposées des affiches. Les personnes qui entraient et sortaient ne manquaient jamais de jeter un coup d'œil sur ces affiches. Quelques-unes s'arrêtaient brusquement, pour prendre une lettre, et d'autres s'en allaient en fredonnant un air ou un refrain.

— Voici la porte de la scène, murmura Rose, en traversant lentement l'appartement, et en posant la main sur une porte fermée.

Elle fut arrêtée par le cerbère de l'endroit, qui semblait avoir des engelures aux mains, et un rhumatisme dans les jambes.

— Ohé ! cria-t-il, qui va là ? Ah ! bien, c'est la petite Papino, passez.

Rose avait, tout d'abord, senti son cœur défaillir ; mais son anxiété ne fut pas de longue durée, et elle entraîna Béatrice après elle. Notre héroïne n'osait avancer, mais son amie la poussa, en disant :

— Allons, venez donc, ma chérie ; n'ayez pas peur. Je vous dirai quand il y aura des marches et qu'il faudra descendre. Nous serons sur la scène dans une minute.

Elles y arrivèrent effectivement en peu de temps.

Béatrice était comme étourdie, et fort embarrassée d'elle-même, tant l'endroit était sombre, spacieux, et rempli de toiles qui atteignaient jusqu'au sommet de l'édifice. Tout avait un air sale, et elle ne vit rien qui lui donnât une idée des splendeurs dont on lui avait parlé.

Elle aperçut sur la scène des messieurs et des dames, en habits de ville, tenant un livre à la main, et causant entre eux, de la façon la plus naturelle du monde ; mais elle avait beau regarder, elle ne voyait rien qui pût la jeter en extase.

Rose sentit que Béatrice n'était pas encore émerveillée, et elle la conduisit sur la scène, tout près de la rampe, et lui montra la salle, avec son orchestre, ses galeries et ses loges. Béatrice éprouva une sorte de terreur. Elle regarda l'énorme amphithéâtre qui s'élevait devant elle, mais il y régnait une telle obscurité qu'elle discernait à peine les décors qui, le soir aux lumières, produisent un effet magique. Tandis qu'elle était ainsi occupée à regarder, et avant qu'elle pût répondre aux cent mille questions que lui faisait Rose, quelqu'un tomba à côté d'elles et faillit les précipiter dans l'orchestre.

Tandis que Rose et Béatrice étaient à regarder la salle, l'orchestre, ses galeries et ses loges, elles furent rencontrées par le régisseur qui ne se gêna pas pour les gronder toutes les deux pour être là, où elles n'avaient pas affaire.

— Allons-nous-en vite ! cria-t-il. Jeune Papino, que je vous y reprenne. Je rendrai compte à votre père de votre conduite. Allons, dépêchez-vous ; vos amies sont en haut dans le premier salon. Voulez-vous vous en aller, petites courcuses.

— Ne parlez pas à ces pauvres enfants avec tant de sévérité, Monsieur Daubrée, dit une belle et jeune dame, qui était mise avec élégance.

C'était l'un des principaux personnages de la maison ; elle était sur la scène, répétant son rôle, et elle avait jeté un cri d'effroi lorsqu'elle avait vu M. Daubrée et les deux enfants sur le point de disparaître dans l'orchestre.

— Ma chère madame, répondit le régisseur, ces petites gens n'ont point affaire ici, du moins pour le moment. Elles sont comme de petits chiens gâtés ; toujours sous les pieds de quelqu'un. Voyons, allez-vous déguerpier, petites vermines ?

— Mais vous êtes un monstre, s'écria une vieille dame, qui avait généralement pour partage les rôles de vieilles filles et de matrones. Restez, mes petites, attendez un moment, pauvres chéries, je crois que vous attrapez plus de coups que de gâteaux.

Elle courut à une chaise, sur laquelle était un énorme sac dans lequel elle plongeait la main.

— Cela ne marchera pas aujourd'hui, s'écria M. Daubrée en se frottant le nez, et en profitant de l'occasion pour parler à un monsieur qui écrivait à une table placée dans un coin, près de l'avant-scène, et qui occupait l'emploi de copiste.

— Comme cela se trouve bien, s'écria la jeune dame que nous avons signalée, j'ai justement une boîte de bonbons. Venez mes petites, tendez vos mains.

En parlant ainsi, elle ouvrit un petit sac en cuir bleu qu'elle avait au bras, et en tira une jolie boîte.

Rose, attirant Béatrice avec elle, et faisant une révérence à la dame, lui dit de sa voix la plus douce :

— Merci, mademoiselle Blanche Souville, je vous remercie beaucoup.

La dame âgée arriva en ce moment avec deux morceaux de pain d'épice.

—Allons, mes chéries! dit-elle.

Mais un monsieur d'un certain âge lui enleva adroitement les deux morceaux des mains, et les présentant, l'une à Rose et l'autre à Béatrice, il leur dit avec un air moqueur et solennel:

—Prenez, mes petites! je ne me suis jamais repenti de faire le bien.

Rose prit les bonbons et les gâteaux, mais à la surprise de ceux qui l'entouraient, Béatrice refusa de rien accepter, et cela, avec une fierté qui provoqua toutes sortes de remarques. Il était évident que son refus n'était pas dicté par un sentiment de dédain, et mademoiselle Blanche Souville la regarda avec un véritable étonnement. Elle se retourna brusquement vers Rose et dit:

—Quel est votre nom?

—Rose Papino.

—Mais votre compagne n'est pas votre sœur.

—Non, oh! non! répondit Rose avec enthousiasme. Elle est une vraie demoiselle, elle, j'en suis sûre. Tenez, ajouta-t-elle d'un ton triomphant, en enlevant soudain le chapeau de Béatrice et en secouant les tresses d'or de ses cheveux qui la couvrirent comme d'un voile.

(A continuer.)

HATEZ-VOUS D'ENVOYER

10 Cts.

Magnifiques Feuilletons

A BON MARCHÉ

10 cts-chaque-10 cts

Seconde édition des deux grands
FEUILLETONS à sensation

“*L'ANGE DU FOYER*”

— ET —

“*Le Remords d'un Ange*”

que *La Presse* a publiés, contenant l'un 112
et l'autre 88 pages grand format

SE VENDENT 10 CENTS CHAQUE

— Franc de port —

AU BUREAU DE

La Bibliothèque à Cinq Cents,
516 RUE CRAIG, MONTREAL.

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS.....PROP. ET GERANT.

Semaine commençant **LUNDI, le 18 AVRIL,**
Après-midi et soirée.

LA GRANDE COMPAGNIE DE VARIÉTÉS

D'HARRY WILLIAMS

La première fois à Montréal.

30 ARTISTES 30

Chanteurs, danseurs, comédiens, acrobates,
toute une pléiade d'étoiles de première grandeur.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à
10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE:

BOTTON OF THE SEA.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

*Le plus populaire de tous les journaux
français de Montréal*

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE

Abonnement en dehors de Montréal
SEULEMENT \$3.00 PAR ANNÉE

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES

\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou dis-
poser de quelque chose,

ANNONCEZ DANS “LA PRESSE,”

Journal possédant la plus forte circulation de
tous les journaux français du Canada.

MOYENNE POUR LE MOIS DE MARS

22,425 par jour

Pour prix et toute autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, Montréal.

La préparation des prescriptions de médecins est sous le
contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents.
Les médecins de la campagne, les institutions publiques,
les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures
aux prix du gros.

SPECIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.

GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.

GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les
Dents.

GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.

GRAY'S “WHITE ROSE LANOLIN CREAM,” pour
mains crevassées, peau rude, etc

HENRY R. GRAY


CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTREAL.

VIN de VIAL

TONIQUE ANALEPTIQUE RECONSTITUANT

Le Tonique le plus énergique que doivent employer Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants débiles et toutes personnes délicates.



AU QUINA SUC DE VIANDE PHOSPHATE de CHAUX

Composé des substances absolument indispensables à la formation et au développement de la chair musculaire et des Systèmes nerveux et osseux.

Le **VIN DE VIAL** est l'association des médicaments les plus actifs pour combattre l'**Anémie** sous toutes ses formes. **Chlorose, Phtisie, Dyspepsie, Gastrites, Age critique, Epuisement nerveux, Débilité** résultant de la vieillesse, étiollement, longues convalescences et tout état de langueur et d'amaigrissement caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

Pharmacie **J. VIAL, rue de Bourbon, 14, LYON.** Toutes Pharmacies.

DEMANDEZ A VOTRE ÉPICIER
LE CÉLÈBRE

CHOCOLAT MENIER

Ventes Annuelles dépassent **33 MILLIONS** de Livres.
Ecrire pour Echantillons gratuits à **C. ALFRED CHOUILLOU, Montréal.**

SURVIVRE A CE QU'IL Y A DE MIEUX

Est ce qui est arrivé et ce qui donne la Prééminence à la

LESSIVE PHENIX

Vous savez ce dont nous voulons parler sans doute.

L'Angleterre et la France ne peuvent pas s'en passer. Le Canada s'aperçoit tous les jours que rien ne peut y suppléer. C'EST UNE POUDRE A LAYER du plus bas prix possible, de qualité supérieure à toute autre pour le lavage et le nettoyage. Jamais le public n'a eu rien d'équivalent. Cette poudre ne coûte que quelques centins et elle fera épargner bien des dollars et bien du temps à ceux qui en feront usage. Par son emploi, il n'y a pas lieu au long travail et à l'usure des vêtements et les servantes resteront chez-vous. CETTE POUDRE EST VENDUE PAR TOUS LES EPICIER.

POUR LES VERS

— LES —

CRÈMES de CHOCOLAT

DE DAWSON

Le remède contre les VERS le plus plaisant et le plus sûr qui ait encore été offert au public.

Recommandé par les Médecins

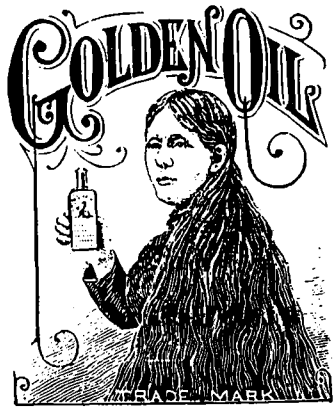
EN VENTE PARTOUT

25 Cents la Boîte.

E. G. SIMARD, B. C. L.
(DE SIMARD & SIMARD)
NOTAIRE PUBLIC
15 RUE ST. JACQUES, MONTREAL.

BELLE CHEVELURE!

La plus éclatante découverte du siècle!



Plus de têtes chauves, plus de peaux mortes!

L'HUILE DORÉE de Madame Hamel empêche les cheveux de tomber, fait pousser la barbe et enlève les peaux mortes. Excellent remède pour la calvitie. Employée avec succès par les barbiers pour le *shampooing*. PRIX 25 centims la bouteille. En vente chez tous les pharmaciens.

Belle Musique à Vendre.

NOUS VENONS DE RECEVOIR
3,000 MORCEAUX de MUSIQUE
QUE NOUS VENDONS
10, 15 et 20 Cts.

Nous avons les morceaux les plus nouveaux et les mieux choisis: musique classique, morceaux d'opéra, chansonnettes, danses, etc.
Le public est prié de venir visiter notre assortiment, au bureau de *La Bibliothèque à Cinq Cents*.

POIRIER, BESSETTE & CIE,
No. 516 RUE CRAIG, MONTREAL.

Le meilleur marché et le plus complet des journaux de Modes parisiens

"LA NOUVEAUTÉ"
Paraissant toutes les semaines, le Numéro, 5 Cts.

PARIS, 35 Rue de Verneuil
MONTREAL, Poirier, Bessette & Cie, 516 rue Craig.

LE "SAMEDI" est imprimé avec l'encre
— DE —
TREADWELL & TESCHNER
32 and 34 Frankfort Street, New-York

AVEZ-VOUS BESOIN D'UN TONIQUE?
PRENEZ LES
AMERS INDIGÈNES

Le plus économique en même temps que le plus efficace tonique stomacal et digestif.

Un paquet de 25 cents suffit pour préparer 3 grandes bouteilles.

PRENEZ GARDE AUX IMITATIONS

A LIRE

- LE PETIT FRANÇAIS ILLUSTRE (hebdomadaire).— Abonnement, un an 7 francs. Librairie Armand Colin & Cie., 5 rue de Mézières, Paris.
- LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE.— Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.
- LE SILLON, revue littéraire et artistique mensuelle.— Ecrire à M. E. Bouhaye, 31 rue de Clabrol, Paris.
- LA LYRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée Lamartinienne.— Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.
- LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois.— Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.
- L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX.— Paris: Lucien Facon, directeur, 13 rue Cujas. New York: E. W. Christern, 251, Fifth Avenue.
- JOURNAL DE LA JEUNESSE.— Abonnement: Un an, 20 frs., six mois, 10 frs. Bureau à la librairie Hachette & Cie, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.
- CARDONNERIE.— Le plus intéressant, le plus lu, le mieux renseigné, le moins cher des journaux de confectionnerie, c'est le FRANC PARLEUR, 37, boulevard St-Michel, Paris. *Specimen franco sur demande.*

PILULES DE VOIX LONGUES COMPOSÉES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ÉTOURDISSEMENTS.

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

B. E. MCGALE
PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

COMPAGNIE FRANCO-CANADIENNE

— DES —

ANNONCES LUMINEUSES.

La meilleure et la moins chère des publicités.

MM. PERRON & LAFOND

221 RUE CRAIG

MONTREAL.

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR

107 Rue St-Jacques, (Royal Building)

MONTREAL.

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

La Bibliothèque à Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire, Artistique et de Mode.

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centims

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Éditeurs-Propriétaires,

No. 516 Rue Craig, Montréal

Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous

LISEZ **LA PRESSE** LISEZ

JOURNAL QUOTIDIEN.

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

UN CENTIM LE NUMERO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES
\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

Annoncez dans "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne pour le mois de Mars

22,425 par jour

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

71 Rue St-Jacques, Montréal.

IMPRIMERIE

Poirier, Bessette & Cie,

516 Rue Craig, Montréal

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que:

- Circulars, Livres,
- Brochures, Pamphlets,
- Affiches, Programmes
- Cartes de visite, Cartes d'affaires,
- Entêtes de comptes, Pancartes,
- Annonces d'encaissement, Etiquettes,
- Blancs de toutes sortes, etc., etc.

Commandes Promptement Exécutées.
Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs.